



HAL
open science

Les villes éphémères

Nicolas Bourrounet

► **To cite this version:**

Nicolas Bourrounet. Les villes éphémères. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01807891

HAL Id: dumas-01807891

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01807891>

Submitted on 5 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LES VILLES ÉPHÉMÈRES



SOMMAIRE

	REMERCIEMENTS	4
I	INTRODUCTION	5-6
II	DIFFÉRENTS ASPECTS DE VILLES ÉPHÉMÈRES	
	1) LA VILLE NOMADE	7-11
	2) LA VILLE TEMPORAIRE	12-20
	3) LA VILLE EN MUTATION	21-26
	4) LA VILLE CONCEPTUELLE	27-30
III	CONCLUSION	31-32
IV	OUVERTURE	33-36
V	DOCUMENTS ANNEXES	37-52
VI	BIBLIOGRAPHIE	53-54

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord adresser mes remerciements à Madame Nadja MONNET, pour m'avoir accordé de son temps à l'origine de mon mémoire, notamment quant au choix du sujet retenu.

Mais, je tiens plus particulièrement à remercier Monsieur Hocine ALIOUANE-SHAW pour la passation de tutorat avec Madame Nadja Monnet, ayant bien voulu prendre la suite afin de m'accompagner et de me guider dans une recherche plus approfondie de mon sujet et tout au long de ce mémoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I. INTRODUCTION

Étymologiquement, le terme de « éphémère » se réduit à la racine grecque *ephemeros* « qui dure un jour ». Si le premier sens du mot éphémère se réduit à nommer un insecte qui ne vit qu'un jour, le deuxième sens du dictionnaire, donne à ce mot une temporalité toute nuancée :

« Qui est de courte durée. Qui ne dure qu'un temps ».

Dictionnaire Le ROBERT

Ce mémoire s'intéresse à l'éphémère comme partie prenante du processus de création, de restructuration et d'évolution des modes de vie et des villes.

Nous allons donc tenter d'apporter une réponse à la problématique suivante :

En quoi les environnements urbains éphémères contribuent-ils à la création des villes, et à leur adaptation continue à l'évolution des modes de vie ?

La ville de demain se pense et se construit aujourd'hui. La ville est éphémère parce qu'elle est perpétuellement remise en question, que ce soit pour son aménagement mais aussi sur la réflexion de ses usages.

Les prémices de la ville ont émergé dès lors que les hommes se sont rassemblés, pour créer des communautés, une société, favorisant les liens sociaux. Cette vie en communauté, nécessite une certaine organisation pour son bon fonctionnement, qui au niveau de la ville se transforme en planification, facilitant ainsi les usages et les déplacements. Nous verrons tout d'abord dans une première partie, que la ville éphémère fût dans un premier temps une structure en mouvement, avec un mode de vie nomade, permettant ainsi d'explorer, conquérir, et étendre son territoire dans le cadre de campagnes militaires, comme pouvaient le faire les « *castrums* » romains dans l'Antiquité. Cette question de territoire, va pousser les populations nomades au cours de l'histoire à se sédentariser, développer les villes, s'enrichir, cherchant constamment à s'accroître. Cela va générer des conflits, où **les villes nomades** vont être les premières touchées, comme nous pourrons le voir avec la prise de la smala de l'émir Abd el Kader.

Ensuite, dans une deuxième partie, nous verrons que la notion d'éphémère met en avant le principe de **temporalité de la ville**. La ville offre un formidable espace pour le développement d'événements qui bouleversent les habitudes des acteurs de la ville. Elle est d'autant plus éphémère, qu'elle mobilise de plus en plus d'opérations de mise en scène urbaine, la ville devient un lieu où se développent de nombreuses manifestations artistiques, sociales, culturelles. Ces manifestations sont des événements, brefs, temporaires, mais qui peuvent être éventuellement récurrents. L'éphémère opère une métamorphose dans le cycle des villes, comme si le temps se figeait pendant une période, un instant. Nous verrons avec l'exemple de la Kumbh Mela en Inde, ville, mégapole éphémère au bord du Gange, un témoignage de l'aspect temporaire d'un événement. Nous verrons également en quoi les villes cherchent à combler les espaces. Habiter les lieux, en étant dans la spontanéité, générant des villes « formelles » ou bien « informelles ». Pour répondre le plus souvent à des besoins.

Toutefois, le terme d'éphémère perdure, les villes bougent, se transforment au gré des évolutions, elles s'adaptent aux différentes mutations de la société. Toutes ces mutations qu'a pu apporter l'ère moderne au sein des villes, nouveaux modes de vie, qui se traduisent par une nouvelle perception des villes. Les mutations ont favorisé une certaine diversité entre les villes, tout comme les différentes cultures dans les pays. Nous aborderons alors, dans une troisième partie **la ville en mutation**, notamment au niveau culturel, comme nous pourrons le voir avec l'exemple de la Feria de Séville.

Ces mutations que l'on peut observer dans les villes s'expriment généralement par des événements éphémères, tels que des événements festifs, comme c'est le cas dans le désert aux États-Unis, où une ville éphémère se crée de toute pièce pour le festival Burning Man. Ce passage à l'ère contemporaine a favorisé le renouvellement urbain, les villes se redécouvrent et se pratiquent différemment. Elles tendent vers une pratique plus culturelle et artistique de l'éphémère.

Enfin, dans une dernière partie, nous évoquerons **la ville conceptuelle** avec l'exemple de l'association Bellastock. L'éphémère peut s'assimiler à de l'expérimentation, on crée une chose à un endroit qui peut ou non fonctionner mais on en retient des enseignements et des réponses. Les villes sont perpétuellement remises en causes à travers plusieurs critères, à savoir les usages, leurs fonctionnements, leurs évolutions et développements. Plusieurs questions viennent à nous lorsqu'on parle de villes éphémères. Comment les processus d'aménagement urbain se transforment-ils et à quels résultats conduisent-ils, notamment en termes d'environnements urbains ?

En **ouverture**, nous verrons qu'avec la mondialisation, la tendance va vers une ville idéale uniforme, que l'on retrouverait partout, perdant ainsi toute son identité. On cherche constamment à réinventer la ville, pour en arriver à la ville parfaite, seulement la ville n'est pas quelque chose de figée. Elle se réinvente, se reconstruit et se déconstruit comme nous le verrons à l'image des Expositions Universelles. Cela nous amènera à nous interroger sur la durabilité d'un élément éphémère. Notamment, comment l'éphémère peut-il se transformer en une solution pérenne ?

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOURCE ARCHITECTURE ET URBANISME

II. DIFFÉRENTS ASPECTS DE VILLES ÉPHÉMÈRES

1) LA VILLE NOMADE

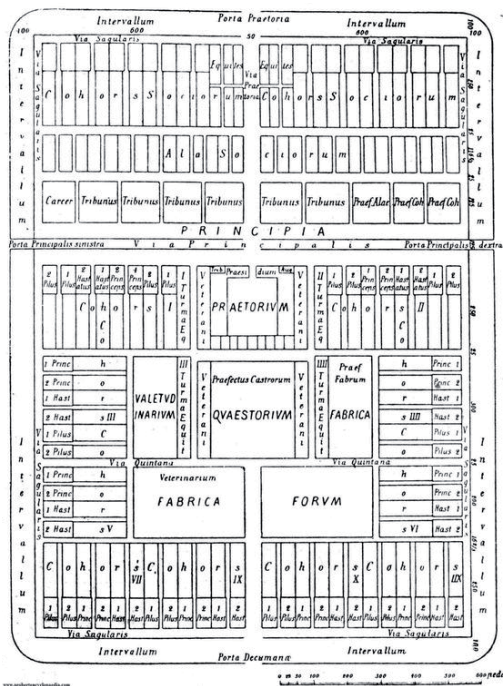
Lorsqu'on parle de villes éphémères, il est évident d'évoquer le cas de la ville nomade. Le nomadisme est l'un des actes fondateurs des villes et de la civilisation. Le terme nomade évoque un mode de vie, qui est fondé sur le déplacement. C'est tout d'abord la quête de nourriture qui a motivé les hommes à se déplacer. Il y a alors une recherche constante de nouveaux territoires, afin de répondre à ses besoins. L'humanité a longtemps vécu à l'état nomade, notamment durant tout le Paléolithique, avant de commencer à se sédentariser durant le Néolithique. Le nomadisme est souvent associé à une organisation sociale que les anthropologues appellent « société segmentaire », c'est-à-dire une société structurée en clans, ou tribus. Longtemps le nomadisme fut pratiqué lors de campagnes militaires, comme le montrent les camps romains « **castrum** » qui ont fait la grandeur de l'Empire romain sur l'ensemble du bassin méditerranéen. Ils vont alors créer une préfiguration de la ville à venir.

En effet, durant l'Antiquité le développement de l'Empire romain passe par la conquête de nouveaux territoires. Pour s'étendre, l'empire doit créer des camps appelés « castrum », qui signifie en latin, un lieu fortifié. C'est un modèle de ville qui pouvait être reconduit partout, mais qui s'implantait selon des critères stratégiques. Ces camps étaient peuplés de légions romaines. Au Moyen-Âge, cela devient la représentation d'une structure médiévale particulière, caractérisée par un partage de l'espace avec d'une part une zone seigneuriale et de l'autre une zone pour les chevaliers. Contrairement aux autres armées antiques, les légions romaines de la Rome Antique avaient pris l'habitude de construire un camp fortifié, à chaque nouveau territoire conquis.

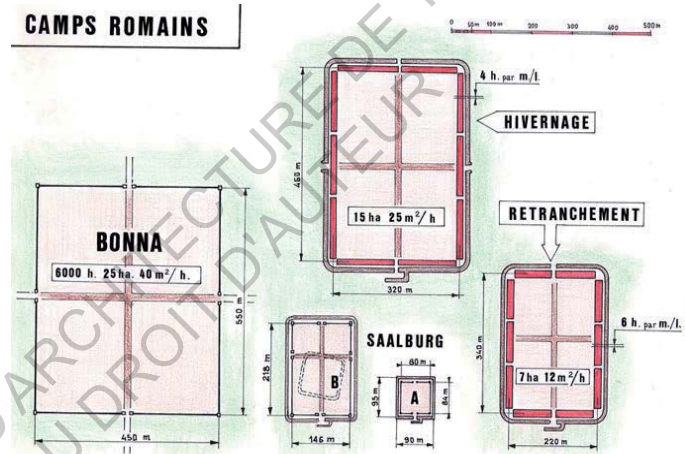
La construction d'un camp d'étape reposait sur un modèle spécifique et qui ne changeait pas. À savoir une forme rectangulaire de 655 sur 610 mètres de côté environ, correspondant à une superficie de 40 hectares. Les castrum représentaient des villes mobiles importantes à cette époque, puisqu'ils se composaient de huit légions, ce qui correspondait à 48 000 hommes.

Il y avait ensuite des camps d'hivernage ou permanents, plus conséquents (deux fois plus grand), qui s'installaient de façon pérenne. Le choix du site était primordial pour des raisons tactiques. Il fallait que ce soit des prairies, proches d'un point d'eau et avec une faible pente pour favoriser le drainage. Il était également préférable d'être proche d'un bois pour édifier le camp, en ayant ainsi la matière première à proximité. Toutefois il en existait aussi en pierre sèche.

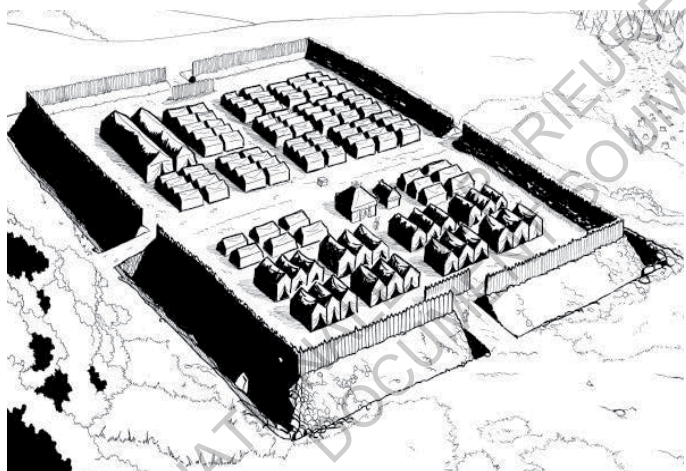
Un autre élément important pour le bon fonctionnement du camp était son organisation. Le plan d'édification était toujours le même pour des raisons logiques et de rapidité d'édification. Le tribun et les centurions étaient chargés de trouver où allait s'établir le camp, en positionnant le « *prætorium* » (la tente du général). Ensuite était planté un drapeau afin de définir le point zéro, autour duquel se développait le camp. Il se composait de voies, de tentes, forum et enceinte. Derrière cette dernière se trouvait un dégagement d'environ 60 mètres laissé libre pour permettre les mouvements des unités et mettre à l'abri les premières rangées de tentes.



Planification classique d'un « castrum » romain.



Les différentes dimensions des camps romains, selon le blog de Philippe Gavet (Si l'art mettait conté...).



Axonométrie montrant la disposition d'un « castrum »

Reconstitution des fortifications romaines autour d'Alésia à l'archéodrome de Beaune, France.



Les deux voies principales qui desservait le camp, étaient la « via principalis » et le « decumanus », qui se coupait en angle droit devant le « prætorium ». Malgré le fait que ce soit un campement militaire, tout était fait pour que cela s'apparente au mieux à une ville ordinaire. C'est pourquoi, on y retrouvait tout ce qui dynamise une ville, il y avait notamment des zones médicales, appelées les « valetudinaria ».

Tout comme la planification du camp, le déroulement de la construction suivait un rythme spécifique. On ne commençait à édifier le camp que lorsque le plan était entièrement matérialisé au sol avec des fanions de couleur. Ensuite un fossé était creusé pour créer un talus. Des branchages étaient utilisés pour en faire des pieux d'arrêt disposés sur le fossé ou le talus. Les légions entraient au fur et à mesure de l'édification, toujours dans cette logique d'organisation. Les légions romaines en campagne drainaient dans leur sillage un nombre de civils important pour faire vivre le camp, comme une véritable ville. Toutefois, lorsqu'un camp provisoire était établi, les civils, appelés les « canabae » ou « cabanæ » devaient rester à l'extérieur, en périphérie du camp. Il y avait donc toute une économie en mouvement, motivée par la conquête territoriale et l'accroissement de l'Empire.

Plus tard, vont apparaître les nomades pré-modernes, avec les peuples du désert, que ce soit les Bédouins, les Touaregs, nomades vivant dans le Sahara, désert d'Arabie, de Syrie, ceux des steppes d'Asie centrales ou encore les Amérindiens sur le continent américain qui pratiquent encore ce mode de vie. Ce sont les cultures et les époques qui ont fait évoluer les sociétés et villes nomades. Cependant, nous observons que les sociétés nomades tendent à se sédentariser. Les prémices de cette sédentarisation s'effectuent au néolithique et vont profondément modifier la société, la connaissance et les croyances. À mesure que l'habitat se sédentarise, la cohabitation du nomadisme pose problème. En Asie centrale, les sédentaires fortifient leurs villes, les nomades mongoloïdes constituent une puissance organisée, tout comme la Smala de l'émir Abd el Kader, au sein de l'Empire Ottoman. Les dynasties iraniennes conserveront longtemps un goût de l'itinérance, les Huns constitueront un immense empire, d'abord en Asie centrale, puis en Europe à partir de 375, qui marquera la chute de l'Empire romain d'Occident.

Toujours dans la volonté de nouvelles conquêtes territoriales, un autre modèle de ville éphémère nomade, la Smala de l'émir Abd el Kader va quant à elle subir une invasion extérieure.

La Smala, qui provient du terme arabe « zmâla » désigne une réunion de tentes abritant des familles et les équipages d'un chef de clan arabe qui l'accompagnent lors de ses déplacements. Aujourd'hui c'est un terme toujours employé, mais de façon plus familière, cela désigne une suite nombreuse qui vit au côté d'une personne, et/ou qui l'accompagne partout.

À cette époque, l'Algérie faisait officiellement partie de l'Empire Ottoman, mais était de fait autonome. Cependant, en juillet 1830 Jules de Polignac cherchait un succès militaire pour redorer le blason de la France sous Charles X. Il décida alors d'occuper le pays. Pendant la conquête d'Algérie, le 16 mai 1843, une troupe de 500 cavaliers menés par le duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe Ier, s'empare d'une partie de la smala de l'émir Abd el-Kader, qui résistait à la colonisation du pays.

Plus qu'un campement, la smala était une véritable capitale itinérante de quelques 30 000 personnes, composée d'hommes (artisans, soldats...) mais aussi de femmes, d'enfants et de serviteurs. Son plan circulaire rassemblait et fédérait, en une géométrie complexe, l'ensemble des tribus. Du Maroc où il se réfugie l'émir continuera un Jihâd contre l'armée de la Monarchie de Juillet où sa popularité devient prodigieuse. Le sultan marocain Abd el-Rahman à ses côtés viendra lui prêter main forte. Il capitulera en 1847. L'Émir sera incarcéré en France dans plusieurs lieux (Toulon, Pau, Bordeaux et Ambroise), puis relaxé en 1852 par Napoléon III. La guerre durera encore 10 ans pour que l'Algérie soit complètement conquise.

Le terme même de Smala a laissé des traces dans notre ville actuelle. Partout où s'est déployée la Smala de l'Émir Abd El-Kader, on a baptisé l'endroit Smala, ce qui est le cas du plus ancien quartier de Zemmora, près de Relizane dans l'ouest algérien non loin de SIDI HARRAT.

En règle générale, ces villes nomades sont conceptuelles et non spontanées, c'est à dire qu'elles répondent à une organisation préalable. Villes où l'on retrouve une préfiguration théorique. À l'image des villes grecques souvent implantées sur des sites très escarpés, la projection d'un plan orthogonal, articulé par des places publiques (agora) et des espaces religieux, permettait une infinitude de déclinaisons, où la rencontre d'une topographie pittoresque avec un plan de ville rationalisé avait pour conséquence de révéler toutes sortes d'imprévus qui spécifiait et qualifiait l'espace pour révéler l'identité d'un lieu. Ce fut également le cas pour les « castrums » romains, afin de permettre une rapidité d'exécution et d'installation. La planification était alors nécessaire au bon fonctionnement d'un camp, elle permettait aussi de définir des règles de vie et de conduite. Il y a alors des mécanismes organisationnels et des logiques spatiales qui structurent les villes et qu'on peut encore percevoir aujourd'hui. Notamment l'idée de voies principales, d'identité aux lieux, toute une organisation qui conditionne la vie en société et le développement d'une civilisation.



Tableau de la PRISE DE LA SMALA D'ABD EL KADER À TAGUIN.
par Horace Vernet, le 16 mai 1843.

2) LA VILLE TEMPORAIRE

Après avoir abordé la ville comme étant un lieu de préfiguration et de mouvement. Nous allons voir maintenant la dimension temporelle de la ville, constituant un élément essentiel de la dynamique urbaine. Cette dimension temporelle renvoie à l'action sur le temps qui se présente ainsi comme une action urbanistique dans la mesure où elle concerne les modalités d'utilisation des lieux et des biens urbains.

« Nous sommes tous des urbains » dit Jean Nouvel, concevant la ville d'aujourd'hui comme un espace partagé par un certain nombre de gens, dans un temps donné : le temps qu'on met pour y accéder, pour s'y déplacer, pour s'y rencontrer.

« À partir du moment où on peut accéder ou partager un territoire, on appartient à ce territoire, et ce territoire devient urbain. On appartient à une ville ».

Jean NOUVEL

« Quoi de commun entre un artiste, un touriste et un migrant ? Ils occupent temporairement des lieux parfois faits pour eux, parfois illégalement. La ville est-elle capable d'accueillir ces passants, ces nouveaux nomades ? Pour quelques jours ou quelques années ? Et surtout, peut-on lire dans les nouvelles formes urbaines qui leur sont réservées l'avenir d'un autre urbanisme ? »

Catherine SABBAH

Lorsqu'on évoque les problèmes de migrations et d'accroissement urbain, on pense aux campements de fortune et bidonvilles qui se développent généralement en périphéries des villes. Seulement, contrairement aux sociétés et villes nomades, les structures bâties à l'aide de matériaux de récupération, se transforment et se développent des mois et des années plus tard, pour devenir au final des constructions pérennes. Chacun transforme, selon ses moyens, son logis avec du bois, de la brique ou des parpaings. En ménageant des passages et ce qui deviendra peut-être des rues. En tirant parti du terrain, en ouvrant des fenêtres là où la lumière se fraye un chemin. En construisant des escaliers là où la pente est trop raide. Puis des places, un jardin, parce qu'il y pousse des légumes. Les rives des cours d'eau, même dangereuses et instables, sont exploitées pour leur proximité avec cette ressource vitale. Les décharges aussi, car la place est libre et le sol, même pollué, un gisement illimité de recyclage et de récupération.

Le modèle colombien se retrouve dans beaucoup de villes au développement ultra-rapide en Amérique du Sud, en Afrique ou en Asie, sous la poussée des migrants de l'intérieur ou de l'extérieur. Sans urbaniste ni architecte, ces campements provisoires, éphémères, précaires, deviennent des quartiers où finissent par arriver l'eau, l'électricité, l'assainissement, la collecte des déchets, les transports en commun et les services publics. Et finalement, comme à Medellín, les parcs-bibliothèques ou des équipements socioculturels entérinant pour de bon la présence illégale et non choisie, mais désormais reconnue, de ces habitants ayant forcé le passage et imposé leur présence. D'invisibles, ils sont devenus indésirables, puis visibles et utiles, comme travailleurs, contribuables, électeurs... La ville se construit aussi ainsi, sous la poussée de forces puissantes a priori non organisées, qui recréent presque naturellement toutes les fonctions urbaines.

Dans le Nord de la France, la question de la pérennisation et de la gestion de l'espace occupé se pose de manière aiguë à Calais. **Cyrille Hanappe**, architecte et président de l'association *Actes et Cités*, décrit le même genre d'évolution à propos du camp de migrants de Calais, via des projets, même très petits. Rejetés par de nombreux habitants de la ville, les lieux sont au contraire « adoptés » par des bénévoles de nombreux pays, venus aider et tenter de comprendre ce qui se passe dans cette jungle urbaine. « *Aujourd'hui, la partie principale du bidonville d'État de Calais est constituée de tentes et d'abris sommaires, bâtis par les réfugiés avec des bénévoles de différentes associations. Dans ces quelques kilomètres carrés sont nés peu à peu des cafés ou des restaurants de fortune, de minuscules épiceries, des lieux de culte de différentes religions, de toutes petites écoles, un théâtre sous chapiteau, une cabane d'aide juridique, plusieurs endroits dévolus à des soins, etc. Autant d'espaces de vie sociale partagés par les réfugiés des différentes nationalités présentes dans le bidonville* », écrivaient les membres du réseau d'associations *Migreurop* avant le démantèlement d'une partie du campement. Certes, ces espaces échappent à toutes les réglementations, ces activités à l'impôt, et ces individus même, à l'administration française. Pourtant, ceux qui connaissent les lieux en soulignent l'hospitalité, en dépit des conditions de vie difficiles. Les architectes qui les ont visités sont impressionnés par l'efficacité des abris construits contre les vents froids du Pas-de-Calais et l'habilité à organiser une vie sociale et une mini-économie qui n'est pas faite que du trafic des passeurs. De la générosité de ces lieux de bric et de broc pour ceux qui y vivent comme pour ceux qui y passent.

Selon le rapport *Global Risk 2015* publié par le Forum économique mondial de Davos, 40 % de l'expansion urbaine dans le monde se fait dans des bidonvilles de façon « rapide et incontrôlée ». Un tiers de la population citadine, soit plus d'un milliard d'humains, s'entasse déjà dans les périphéries urbaines, et la proportion devrait s'accroître d'ici 2030. Dans son livre *Arrival City* (éd. Knopf, 2010), le journaliste canadien **Doug Saunders** décrit comment ces « villes tremplins » sont une incroyable ressource pour les métropoles en développement, comme le furent les faubourgs de Londres et Paris à la fin du XIX^{ème} siècle. L'auteur décrit des conditions de vie difficiles, voire insoutenables, véritables survivants, mais prêts à tous les sacrifices pour les générations suivantes.

Toujours dans cette notion de temporalité qui caractérise l'éphémère. La durée reste toutefois variable comme en atteste les différents événements que ce soit de l'ordre culturel et religieux, comme la Kumbh-Mela, villes éphémères au bord du Gange en Inde, qui découlent d'un rite religieux, ou bien à la création de ville « spontanée », le plus souvent informelle, puisque construites dans l'urgence de façon post-traumatique.

Dans un article intitulé « les leçons urbaines de la jungle » paru sur le site quotidien *Libération* le 6 mars 2016, l'architecte français **Cyrille Hanappe** soulignait que « la jungle (de Calais) est à la croisée des invariants qui définissent les villes historiques du monde entier ». Lieux de culte, maisons, restaurants : tant bien que mal, cette ville informelle s'est structurée pour héberger des milliers d'âmes aujourd'hui. S'il semble difficile d'ériger en modèle une cité bâtie dans la douleur, il reste indéniable que la jungle de Calais recèle, dans l'effort collectif qui y est déployé, des leçons d'urbanité. Difficile aussi de rassembler sous un même terme « temporaire » des structures montées dans l'urgence, dont les différents projets sont présentés par la suite et détaillés en annexes.

Parmi ceux-là, nombreux sont le fruit de manifestations culturelles. Il convient donc d'en préciser les enjeux respectifs.

Vue aérienne de la « jungle » de Calais en 2015, où survivaient 3500 personnes.



Vue aérienne du démantèlement de la « jungle » de Calais en octobre 2016, parue dans LE MONDE.

À Calais, l'architecture est temporaire par défaut, parce qu'elle y est menacée de destruction. Elle s'y fait architecture d'urgence, à l'instar des structures montées par la Mae Tao Clinic en Thaïlande, pour accueillir des populations migrantes fuyant le conflit en Birmanie, (cf. annexes). À Christchurch, en Nouvelle-Zélande, c'est à la suite d'une catastrophe naturelle, le séisme de 2011, que les structures temporaires ont été montées, dont une **cathédrale de carton** par l'architecte Shigeru Ban (cf. annexes). Au Chili, l'urgence était politique pour ces concepteurs d'une structure populaire à ciel ouvert « **The Wave** », (cf. annexes). Car l'éphémère est souvent militant : ainsi, quand l'architecte **Stéphane Malka** investit des interstices urbains et des murs pignons, il le fait à la façon d'un manifeste, dans l'intention de rendre la ville à ses habitants, (cf. annexes). Enfin, depuis l'Exposition Universelle de 1851, l'architecture temporaire est l'outil de prédilection de toute politique de démocratisation de la culture. Ne nous y trompons pas : quand le National Theatre de Londres baptise son extension destinée à être démontée « **The Shed** », (cf. annexes), on est loin du simple abri. Il fallait une icône pour des représentations singulières permettant de drainer un nouveau public. De la culture pour retisser le lien social : les structures éphémères sont de plus en plus le lieu de rassemblements publics, jusqu'à fédérer des communautés (The Lake à Londres par EXYZT, Commune 246 à Tokyo). Parfois initié par les pouvoirs publics dans le cadre d'actions de sensibilisation (**La Fontaine House de Raumlabor à Montréal**, cf. annexes), les projets temporaires peuvent se révéler un formidable laboratoire d'urbanisme (Strelka à Moscou) que les acteurs de l'aménagement s'empressent de récupérer. Alors, ce qui était voué à disparaître se pérennise souvent mais, quand elles sont bel et bien démontées, ces structures temporaires (Fattinger Orso à Linz en Autriche) ont parfois joué un rôle qui les inscrit durablement dans la mémoire collective.

Ces différentes expérimentations de conception éphémère pour améliorer la ville et les modes de vie, m'amène à évoquer le cas de La Kumbh-Mela, en Inde.

« Une ville éphémère qui voit passer 120 millions de pèlerins pendant huit semaines, des infrastructures démontables et des fonctionnaires dédiés... le pèlerinage hindouiste de la Kumbh Mela est le plus grand rassemblement populaire au monde, mais aussi un véritable laboratoire de chercheurs comme l'architecte Rahul Mehrotra, commissaire, avec Felipe Vera, d'une exposition dédiée au sujet, lors de la 15ème Biennale d'architecture de Venise ».

D'après **Cécile Brunengo**

C'est en Inde que se dresse en seulement six semaines la plus importante d'entre elles. Une véritable mégapole qui émerge à l'occasion du pèlerinage hindouiste de la Kumbh Mela, organisé quatre fois tous les douze ans, à tour de rôle dans les villes saintes d'Allahabad, Haridwar, Ujjain et Nashik. En 2013, lors de la Maha Kumbh Mela (Kumbh Mela ayant lieu à Allahabad tous les 144 ans), environ 120 millions de personnes, dont cinq millions de résidents permanents, ont participé aux 55 jours de festivités. Sur les berges du Gange et de la Yamuna, une multitude d'infrastructures, hôpitaux, marchés, postes de police et centres sociaux s'est ajoutée aux milliers de tentes de coton érigées pour accueillir le flux massif de pèlerins. Une trame de réseaux routiers, sanitaires et électriques a été déployée, reliant toutes ces infrastructures sur presque 2 000 hectares.

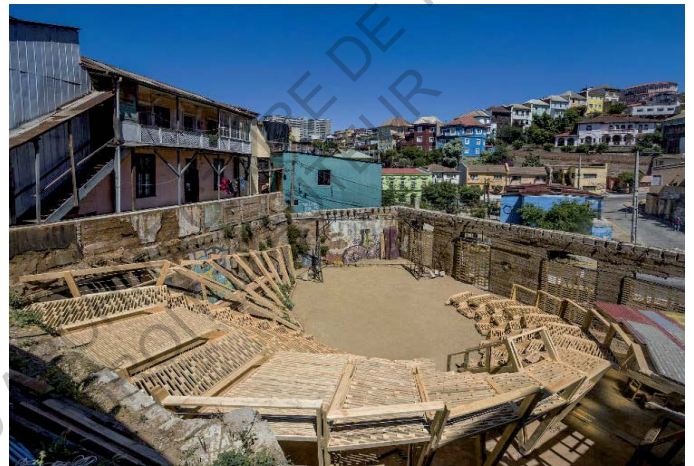
Pendant une année entière, entre 2012 et 2013, l'architecte **Rahul Mehrotra** a mené, avec ses étudiants de l'Université de Harvard, des études de terrain portant sur l'organisation et le fonctionnement de cette ville tentaculaire.

« Ce qui frappe le plus, outre la capacité de la ville à être construite en peu de temps, c'est l'habilité et la rapidité avec laquelle elle est démantelée », souligne **Rahul Mehrotra** dans son ouvrage *Kumbh Mela, Mapping the Ephemeral Mega City*.



Cathédrale de carton (Église de papier), par l'architecte japonais Shigeru Ban, à Christchurch, Nouvelle-Zélande, 2013.

The « Wave » (la Vague Solidaire), par THE SCARCITY AND CREATIVITY STUDIO, ÉCOLE D'ARCHITECTURE ET DE DESIGN D'OSLO, Valparaiso, Chili, 2015.



The « Shed » (Scène Écarlate), par Haworth Tompkins, à Londres, Royaume-Uni, 2013.



La Fontain House (Cathédrale d'eau), par Raumlab, à Montréal, Canada, 2014.



Alors que des opérations d'une telle ampleur semblent aujourd'hui irréalisables sans l'emploi d'outils technologiques, « *c'est précisément dans cette absence de technologie, auparavant considérée comme une entrave au développement des villes, que réside la réelle force de la Kumbh Mela* », constate l'architecte.

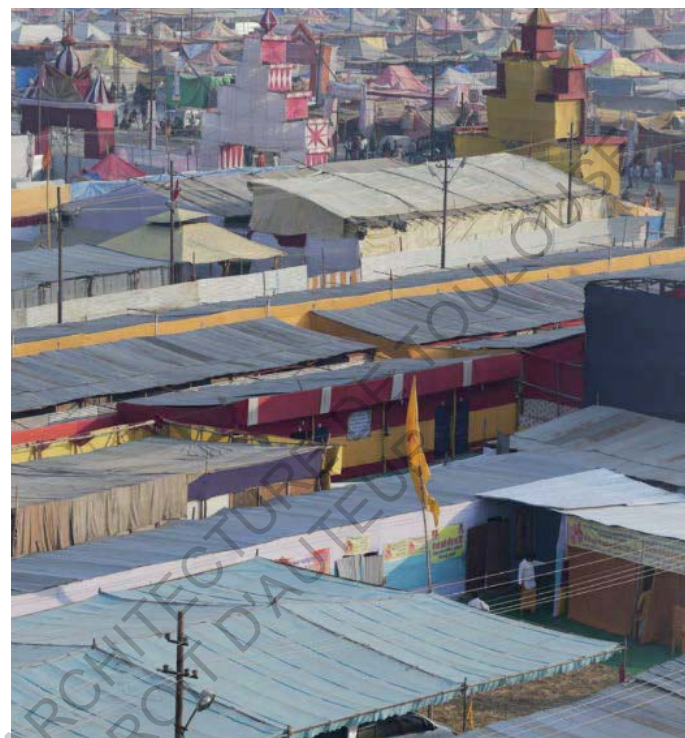
Ce changement de paradigme repose notamment sur la simplicité des systèmes constructifs. Fondées, entre autres, sur la répétition de modules en Bambou, aux connexions simples, les structures temporaires sont assemblées selon différentes combinaisons et génèrent ainsi une diversité de formes, allant du simple logement à des structures plus complexes abritant théâtres, temples ou hôpitaux. « Cette simplicité facilite non seulement l'assemblage et le démontage des structures sur le site, mais également la logistique liée à la provenance de chaque pièce utilisée », précise Mehrotra. À l'issue de chaque Kumbh Mela, les différents « morceaux de ville » sont soit recyclés, soit laissés sur place et ensevelis par la mousson qui recouvre le territoire de juin à octobre, soit, enfin, renvoyés aux fournisseurs et entrepreneurs privés chargés de chaque composant. « *L'aspect réversible du processus d'urbanisation joue un rôle majeur dans la réussite de cette opération* », souligne l'architecte.

Toutefois, « *impossible de comprendre l'intégralité du phénomène sans prendre en compte la question de la gouvernance* », poursuit-il. À l'occasion de chaque pèlerinage un système de gouvernance, flexible et temporaire, est donc, lui aussi, mis en place. Le Mela Adhikari, connu également sous le nom de « *District Magistrate Kumbh* », permet le déploiement et le démontage de ce réseau complexe. Il est porté par des fonctionnaires issus de près de 25 administrations indiennes différentes. Se greffant au système politique et social existant, ces administrateurs travaillent en amont, puis sur le terrain, pendant toute la durée du pèlerinage. Ils assurent une « *réversibilité immatérielle indispensable, capable de supporter à elle seule l'imposante structure de la ville* », note **Rahul Mehrotra**.

« *Il n'y a de villes intelligentes que s'il y a des citoyens intelligents qui ont à leur disposition des solutions technologiques intelligentes* », avançait **Margaret Church**, membre du groupe de recherche « Camera Culture » du MIT Media Lab, au journal Le Monde, en 2015.

En effet, si le développement urbain de la Kumbh Mela est caractérisé par des stratégies à « faible intensité » technologique, l'événement est paradoxalement devenu un véritable laboratoire où sont testées des innovations de pointe. En 2015, **Ramesh Raskar** et son groupe de recherche du MIT Media Lab créaient les « Kumbhatons », des « camps d'innovations » visant à proposer des solutions efficaces à des problématiques telles que le suivi des épidémies, la mobilité, ou encore le contrôle des flux humains. Sur près de 1 000 propositions reçues, une dizaine ont été sélectionnées et testées. Parmi celles-ci, un crowdsourcing permettant de géolocaliser les individus égarés pendant l'événement (environ 200 000 personnes en 2013), une application comptant automatiquement la foule à l'aide d'un matelas recouvert de capteurs, ou encore une cartographie des densités de population en temps réel grâce à l'analyse de données des antennes relais des opérateurs téléphoniques. Bien que créées sur mesure pour la Kumbh Mela, ces solutions technologiques offrent d'ores et déjà des enseignements qui devraient inspirer les organisateurs d'autres pèlerinages ou de grands événements sportifs, culturels, et donner des idées à une Inde qui accueillera dans ses villes plus de 500 millions de nouveaux habitants d'ici à 2050.

Plan représentant en rouge, l'implantation des infrastructures liées à la Kumbh Mela, à Allahabad, dans la région de l'Uttar Pradesh (Inde).



Lors de la Kumbh Mela, les tentes accueillent une multitude d'usages et d'activités, repos, repas, rassemblements religieux, divertissements et soins. Elles varient en taille et en apparence mais restent établies à l'intérieur de la grille urbaine définie.



« Si une ville temporaire de plusieurs millions d'habitants peut être érigée et administrée, pourquoi ne pas appliquer les mêmes méthodes efficaces de planification dans d'autres contextes urbains ? », propose ainsi **Rahul Mehrotra**.

Qu'ils soient temporaires ou pérennes, les contextes urbains méritent d'être plus flexibles pour s'adapter aux pressions internes et externes qu'ils subissent, et ainsi parvenir à une forme d'urbanisme plus durable. Conjointement, l'étude de cette ville « pop-up », ses enseignements et les innovations technologiques qui y sont développées repoussent les limites de l'urbanisme traditionnel et proposent des alternatives que la ville pérenne peine à offrir.

Cette forme urbaine temporaire ou spontanée, à la fois ancestrale et récente, inspire-t-elle l'avenir d'un nouvel urbanisme ? Elle concentre plusieurs des avantages que la ville moderne et fonctionnaliste a un temps oublié et qu'elle recherche aujourd'hui, en opposition notamment au modèle des grands ensembles : mixité entre habitations, commerces et artisans, voire petites industries, densité, préservation parfois, de certains espaces naturels sous forme de jardins et de potagers, faible impact de la voiture devenue inutile dans ces lieux resserrés aux ruelles étroites...

La question est récente, sous nos latitudes, de l'intégration de ces villes « informelles » à la ville « formelle », parce que nos métropoles n'y sont pas (encore ?) confrontées. Ailleurs, elle a longtemps été remplacée par plus expéditif, démolition des constructions précaires et expulsion des occupants illégaux. Signe du bouleversement de la ville moderne ou des temps, de nombreux architectes et urbanistes se penchent sur cette question théorisée jusqu'alors surtout par des anthropologues. Une génération montante confrontée aussi à une commande publique et privée en manque de moyens et surtout d'imagination. En passe peut-être de réinventer une pratique. Comme on a pu le voir avec la Kumbh-Mela la planification d'une ville éphémère gigantesque est réalisable, alors pourquoi ne pas s'en inspirer dans d'autres contextes.



Les édifices sont constitués d'éléments simples et génériques, tels que le bambou, le métal ondulé ou encore la toile de tente. Les pièces, petites et légères, peuvent être transportées puis assemblées par un ou deux ouvriers.



Les pontons métalliques sont un des éléments les plus élaborés de la Kumbh Mela. Ils sont assemblés à l'extérieur du site, déplacés vers la rivière par camion puis mis à flot. Ils constituent les artères principales du site, joignant les deux rives du Gange.



3) LA VILLE EN MUTATION

De Black Rock City, ville éphémère reconstruite chaque année à l'occasion du festival Burning Man, à La Feria de Abril, à Séville en Andalousie, événement culturel au sud de l'Espagne, les villes éphémères interpellent désormais autant les architectes et les urbanistes que les spécialistes des sciences sociales. Comment gérer et maîtriser ces soudaines explosions démographiques ? Comment ces villes sont-elles planifiées ?

Ces événements festifs et culturels qui métamorphosent la ville requièrent une organisation et une planification bien maîtrisée. Même si la célébration de l'événement en question n'est que sur une courte période, sa mise en œuvre se prépare bien avant le début des festivités. C'est notamment le cas pour la Feria de Abril de Séville. La Feria provoque une mutation de la ville et de son rythme de vie. La population sévillane attend avec impatience chaque année le retour de la Feria. Tout est fait pour que les citoyens se sentent concernés. L'affiche de la Feria, tout comme la « Portada » (porte d'entrée principale de la Feria) sont soumises à un concours, afin de proposer chaque année une nouvelle création originale, permettant ainsi, historiquement de distinguer chaque Feria par rapport à son année.

Ce sont **Narciso Bonaplata** et **José María de Ybarra**, qui proposent pour la première fois, la création d'une foire annuelle, le 25 août 1846. Ils demandent alors, à la Mairie de Séville, l'autorisation pour que la Feria puisse se tenir durant les 19, 20 et 21 avril. L'année suivante la première Feria de Abril est célébrée. À ses débuts, bien loin de la Feria qu'on peut observer aujourd'hui, elle n'était qu'une exposition de bétail, avec attribution de prix dans des concours, pour récompenser les éleveurs. Pour accueillir ce monde agricole, la Mairie de Séville mettait à disposition du bétail, les pâturages libres et gratuits de Tablada et du Prado San Sebastian, aujourd'hui bien implanté en cœur de ville. D'autres quartiers, comme San Bernardo, qui n'était à l'époque que des faubourgs sont emménagés afin d'accueillir correctement ce flux humain et animal. Des magasins spécialisés se développent pour répondre aux moindres besoins du bétail. Il y avait également l'installation d'un Tribunal spécial dans la « caseta » (maisonnette) de la Mairie qui s'élevait à la sortie de la Porte de San Bernardo. Depuis le Tagarete et jusqu'à San Bernardo, un réseau de boutiques s'organisait, afin de faire profiter et développer le commerce local. Sous la forme d'une mise en abîme, on retrouve une micro-ville, dans la ville. Mais très vite, l'emplacement originel de La Feria va devenir trop petit, celle-ci s'agrandissant d'année en année.

En 1856, il a été pensé de déplacer la Feria au Campo de Marte, qui aujourd'hui correspond à une étendue allant de la Plaza de Armas à la Barqueta, au bord du fleuve Guadalquivir.

La Feria va également se moderniser et s'enrichir, les premiers feux d'artifices sont lancés en 1864. Deux ans plus tard, le système d'éclairage passe du pétrole, à un éclairage au gaz. La Feria a dû également s'adapter aux contextes qu'elle traversait, notamment sur le plan politique, la durée de l'événement s'en ressent, comme en atteste l'année 1870, où la Feria ne dure que deux jours. Toutefois, durant cette décennie, la Feria va prendre une toute autre ampleur, en commençant par l'installation de lampadaires électriques en 1874, puis l'installation de lampions en papier en 1877, et qu'on retrouve encore aujourd'hui. Autre grand bouleversement dans la mutation de la Feria, la construction en 1893 des premières casetas. Les évolutions de la Feria sont rythmées par les innovations faites en ville, tout en s'adaptant aux contextes historiques.



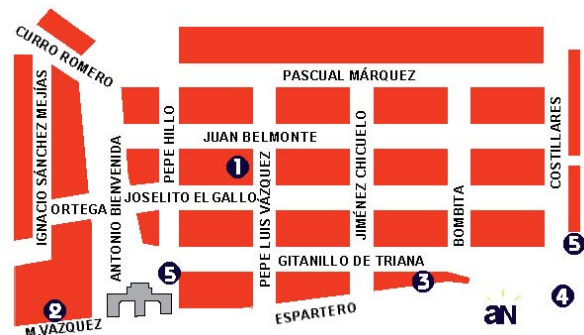
« Portada » de la Feria de 2016. Elle s'inspire du pavillon de l'Argentine, construit lors de l'Exposition Sud-américaine de 1929, à Séville.

Passerelle en fer, inaugurée en 1896 et démolie en 1920.



Photo aérienne de la Feria de Abril, avec son emplacement actuel.

Plan schématique, représentant les différentes avenues de la Feria.



- 1- Caseta Municipal
- 2- Policía Local
- 3- Niños perdidos
- 4- WC
- 5- Información

Le 14 avril 1931 la Deuxième République est proclamée en Espagne. La Guerre Civile provoque la suspension des festivités. Seul le marché d'élevage fut célébré.

Après la pénurie économique des années 40, dès 1953 la Feria durera presque une semaine, six jours.

L'année 1973 fut très importante à propos du devenir et de l'avenir de la Feria. Le 30 avril de cette année, la Feria abandonne le Prado San Sebastián et se déplace à son emplacement actuel, dans le quartier de Los Remedios, de l'autre côté du fleuve. Au cours du temps, la réalité a surpassé les prévisions, et l'actuelle enceinte devenait alors trop petite. Ce sont plus de quarante mille mètres carrés qui sont occupés, pour plus d'un millier de casetas existantes. C'est pourquoi aujourd'hui le nombre des demandes doit correspondre aux planifications de la Mairie pour installer des casetas dans l'enceinte de la Feria.

Depuis ses débuts, la Feria de Abril bornait les espaces et emplacements des casetas, afin de délimiter l'emprise de la concession de chaque propriétaire. Sur ces espaces est alors érigée une structure métallique couverte de voiles ou de stores. Initialement elles étaient utilisées comme zone d'ombre afin de stocker et effectuer les opérations commerciales entre les différents intéressés. Ces « casetas » de toile à voile ont augmenté dans la mesure où les basses-cours de l'ancienne Feria Commerciale diminuaient jusqu'à arriver à nos jours avec la configuration de « caseta de la Feria », que l'on peut connaître.

L'origine des casetas comme telles remonte à 1849 lorsque la Mairie de Séville installe un édifice similaire, à l'allure de tente, pour surveiller et faire régner l'ordre dans l'enceinte de la Feria. Curieusement, et malgré ses fins, cette « caseta » est devenue fameuse grâce à son atmosphère festive.

En 1850 les premières « casetillas » s'installent pour faire du commerce.

La Feria de Abril, malgré ses nombreuses mutations a toujours respecté un ordonnancement et une planification maîtrisée, on a ici une ville éphémère formelle.

Le module est l'unité de mesure des « casetas ». Il a une largeur de quatre mètres et une profondeur minimale de six mètres. À partir de ce modèle s'érige la structure basique de la caseta. Elle a pour but de maintenir l'ornementation, l'harmonie et l'uniformité de l'ensemble.

Le premier corps de caseta doit être couvert par une toile ou voile imprimée dans des couleurs rouge et blanc ou bien vert et blanc, qui sont les couleurs de la ville et celles de l'Andalousie.

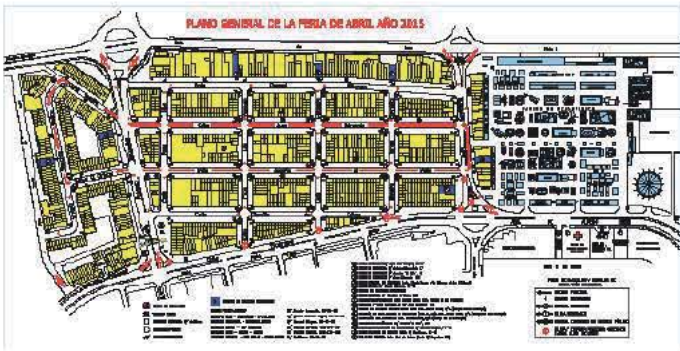
Dans la partie frontale, pour fermer la caseta dans sa ligne de façade, sont installés des rideaux en toile rayée de caractéristiques et de couleurs identiques à celles employées pour la couverture.

À partir de la ligne de façade jusqu'à l'extérieur doit être placée une grille pour délimiter la caseta. Cette grille est formée par un treillage, qui peut être métallique ou en bois, qui s'inspire exclusivement de dessin traditionnel et qui est peinte dans une couleur verte.

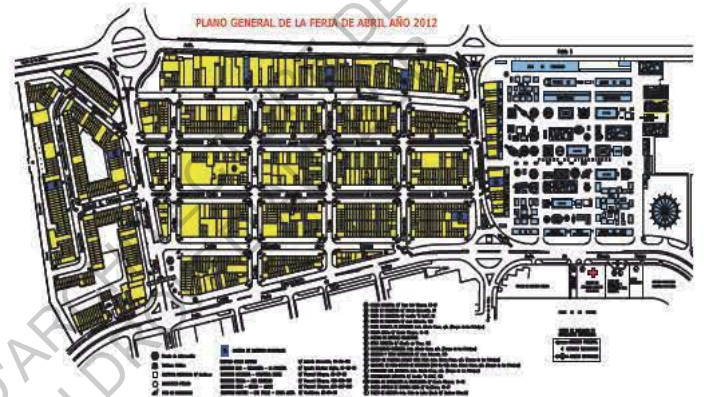
Les « casetas » doivent rester ouvertes, aux heures de la promenade des chevaux et pour la nuit, en coïncidant notamment avec l'horaire d'illumination de la Feria. Dans chaque caseta, le respect avec ses voisins est primordial, la convivialité est de mise. On retrouve alors cette cohésion communautaire des villes éphémères nomades.

Le montage de la caseta doit être fini, la veille des illuminations de la Feria.

Ensuite lorsque la Feria est finie, les titulaires des concessions administratives, procèdent au démantèlement par leurs propres moyens et dans un délai non supérieur à sept jours, de tous les éléments qui ont composé leur caseta. La modularité des casetas favorise la rapidité d'édification et de même pour son démantèlement.



Planification de la Feria de 2012.



Planification de la Feria de 2015.



Photo montrant la disposition des « casetas », avec l'ambiance que procure la Feria.



Composition et Aménagement d'une « caseta ».

Malgré les évolutions de la Feria jusqu'à l'ère contemporaine, la modularité, l'organisation ainsi que la planification ont su prospérer dans cette ville éphémère dans la ville.

D'autres événements culturels ont été créés par la suite, comme notamment le Burning Man.

Ce dernier se caractérise comme étant une expérience annuelle qui prend place dans l'Etat du Nevada rock désert, à 120 Km au nord de Reno, réitérée chaque année depuis 10 ans. Il s'agit de créer de toutes pièces une ville au milieu du désert et d'y faire vivre pendant une semaine une communauté dont toute trace de commerce sera éliminée. Plus de 500 camps, une agora centrale de 1,2 Km de large, une avenue périphérique de 7 Km de long, 5 journaux quotidiens et 48 stations FM, 29 000 habitants.

En fait la communauté est animée autour de 3 principes forts :

Gratuité intégrale. On n'achète ni ne vend rien à Burning Man, on donne sans rien attendre en retour, et on reçoit sans même devoir dire merci.

Totale liberté d'expression et de création.

Le 8ème jour, après avoir rituellement mis le feu au « burning man » (construction haute de 21 m, représentant un homme debout), tout est démonté pour pouvoir tout réinventer l'année suivante.

Ainsi l'exemple de cette ville entièrement consacrée à l'éphémère et éphémère en elle-même, permet d'observer le rôle social et artistique d'un événement dans la ville. Il suscite l'éveil des sens pour offrir un nouveau regard sur le lieu, favorisant « l'urgence du regard » il attise l'importance et l'intérêt de l'instant. Le lieu se retrouve ainsi redéfini pour instaurer un dialogue entre la ville et ses habitants.

D'autres manifestations existent dans les villes. L'apport d'une vision artistique à la ville, permet une remise en question de l'ordre établi, une prise en considération des populations, des cultes et des différentes cultures. En laissant une place à l'imprévu, pour favoriser la mise en scène d'événements éphémères, le dialogue et la rencontre, offrent ainsi de nouveaux points de vue sur la ville : une manière de contester et de proposer. La mairie de Paris exprime aujourd'hui clairement cette volonté artistique de l'événement éphémère comme cohésion sociale (de la même manière que l'avait fait J. Lang avec la fête de la musique). Ainsi les opérations « Nuit Blanche » et « Paris plage » permettent de redécouvrir la ville, à travers un événement temporaire, éphémère.

Pour Paris plage, les quais de Seine deviennent alors piétons, redonnant à cette voie express qui traverse et divise Paris son expression première qui est celle de flâner le long de la Seine, contemplant ainsi, dans une relation privilégiée entre l'eau et la ville, le décor urbain. Pour Nuit Blanche, la soirée devient alors active et bruyante, et la ville toute entière reste en éveil jusqu'au petit matin. Réunissant plus de 400.000 personnes dans une trentaine de sites parisiens. Sites qui traduisent la volonté de délocaliser les événements hors du centre de Paris, en périphérie de la ville, cherchant ainsi la création de nouveaux lieux festifs, de passerelles, pour développer et rapprocher la capitale de sa banlieue. Nous pouvons citer d'autres exemples tels que le Festival des Lumières à Lyon ou les Fallas à Valence en Espagne, qui dynamisent et transforment la ville de façon éphémère.

Pour conclure, ces villes éphémères en mutation basées sur le développement d'événements culturels, festifs, proposent un nouveau regard sur la ville. L'individu redécouvre la ville, parfois même sa propre ville, par un travail sur la mémoire, ces événements soulignent le lieu. Mais les modes de vie s'adaptent eux aussi, à la découverte et à l'appropriation que se font les individus de ces villes éphémères. La ville se fige momentanément et vie au rythme de l'évènement qu'elle accueille.

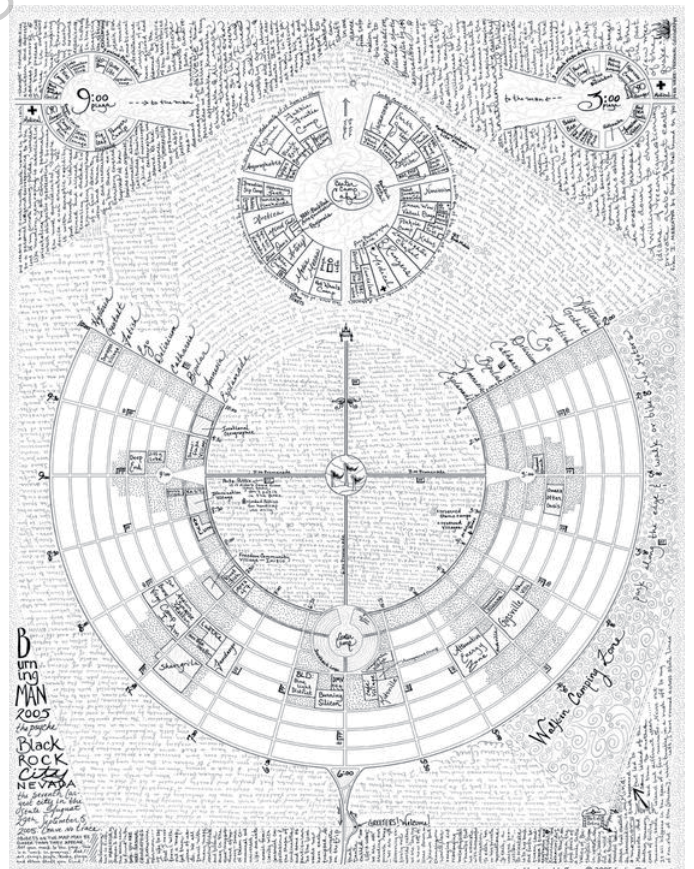


« The Man », la figure du festival est brûlée à la fin de chaque Burning Man. Ici lors de l'édition de 2013.

Vue aérienne des différents campements durant le Burning Man.



Image satellite de la ville éphémère, lors du Burning Man de 2005.



Planification du Festival Burning Man de 2005.

4) LA VILLE CONCEPTUELLE

On trouve encore à l'époque contemporaine des villes éphémères, mais celles-ci se tournent davantage vers l'innovation et s'intéressent à l'aspect conceptuel qui fait la ville. Pourquoi la ville cherche-t-elle continuellement à se renouveler ?

La recherche perpétuelle de l'homme à améliorer la ville, à en faire un lieu parfait, fait qu'il innove et expérimente de nouvelles façons de voir la ville, de l'appréhender, mais surtout de la concevoir. La ville étant vouée à se métamorphoser, elle reste une structure en mouvement, où l'éphémère y est bien présent. Cependant, dans les cas de contextes post-traumatiques, une réponse d'urgence doit être apportée.

Seulement, il semble difficile de comparer les démarches de survie aux villes éphémères autorisées, encouragées même par des collectivités en pleine expérimentation, ou pour occuper temporairement des friches disgracieuses. L'occupation du sol reste un sujet ultra-sensible, promis à le devenir encore plus. « Sous nos latitudes en tout cas, ce sont deux mondes dont l'un est presque fait pour contrer l'autre », pense Sébastien Thiéry, politologue et coordinateur du Perou, (Pôle d'exploration des ressources urbaines), un laboratoire de recherche-action sur la ville hostile, actif en Essonne, à Paris, à Avignon et dans le Nord, fondé en 2012.

« Les artistes sont souvent les bienvenus, pour un temps qu'on ne mesure pas toujours, et un prétexte, parfois de bonne foi : l'entertainment urbain sert aussi à tenir à distance les squatteurs, en tout cas dans des endroits où la pression foncière est forte. Dupe ou pas de ce marché, l'artiste devient l'outil d'une neutralisation du territoire. Le faire intervenir d'abord est un bon moyen de mettre en marche une politique d'aménagement dont les villes n'ont pas toujours les moyens au moment où elles doivent préserver leurs sols. »

« C'est une très bonne manière d'expérimenter les choses. Le provisoire, même s'il est amené à durer, commence par rassurer les maîtres d'ouvrage, les voisins, les habitants... », explique Nicola Delon, l'un des cofondateurs de l'agence parisienne Encore Heureux. La ville courte ou éphémère accueille ainsi les touristes qui viennent utiliser, le temps d'une saison, les installations fermées le reste de l'année, des festivaliers qu'il faut accueillir, héberger, orienter, nourrir, surveiller et distraire. Avant-garde des changements culturels, les artistes autorisés pour un temps à transformer des lieux y restent parfois, comme dans l'immeuble des Frigos dans le 13^{ème} arrondissement de Paris. Certains ont réussi à institutionnaliser leur présence dans plusieurs friches où ils paient désormais un loyer. Telles des « invasions », ces friches sont d'abord combattus, puis tolérées et enfin mises en avant par les villes comme un atout culturel. Même le « marché » est rassuré par ces installations artistiques (ou d'artistes) plus ou moins sauvages. Valorisés par leur présence, les territoires abandonnés sont progressivement repris en main par les acteurs classiques qui tirent parti de cette nouvelle notoriété et les réintègrent en les réhabilitant dans des circuits classiques de la ville moderne.

D'autres associations proposent des solutions pour renouveler la ville, la repenser. C'est le cas de l'association d'architecture expérimentale Bellastock, qui développe de nouvelles villes éphémères sous la forme d'expérimentations des matériaux et de leur usage.



La ville palette (la palette), 2009 (cf. annexes).

The Sandy Shop (construire avec du sable), 2010 (cf. annexes).



La ville en un souffle (le gonflable), 2011 (cf. annexes).



La grand détournement (le réemploi), 2012.



Depuis 2006, Bellastock organise et anime un festival de construction annuel en Ile-de-France, réunissant 1000 participants venus du monde entier. En explorant les divers champs de la construction et du design, le festival propose la fabrication collective d'une ville éphémère autour d'une thématique spécifique chaque année. La ville éphémère est devenue petit à petit un laboratoire grandeur réelle sur des thématiques contemporaines liées au devenir de l'espace métropolitain. Parmi elles: le processus collectif du projet, les cycles de la matière, l'innovation des mises en œuvre, la fabrique collective de la ville, l'occupation temporaire d'espaces déqualifiés et/ou en mutation.

Le concept se base sur la création d'une fiction urbaine. Les infrastructures de vie collective (cuisines, douches, lieux de spectacle, etc.) et les réseaux de logistique urbaine sont installés en amont du festival, apportant aux participants l'environnement adéquat à la construction de leurs propres structures. Imaginées avec des étudiants et des spécialistes lors de tables rondes et de workshops, les infrastructures ont vocation à perdurer afin d'être réutilisées sur d'autres projets ou événements.

L'association prône une pédagogie libre. Lors de cet événement les participants, essentiellement des étudiants du secteur architectural et artistique, vivent quelques jours sur un site dédié à la formation libre, propice à l'expression totale de leur créativité. Ce moment de confrontation à la construction grandeur réelle est unique au cours de leurs études. Lors du festival, les participants sont alors confrontés à la matière et aux réalités de la construction. Il s'agit d'un temps d'expérimentation autour des techniques de mise en œuvre et d'assemblage, durant lequel les projets sont retravaillés et réadaptés par rapport à leur conception initiale.

Pour les bénévoles qui prennent part à l'organisation, le festival permet de développer des expertises concrètes sur des procédés architecturaux innovants, la préfiguration des usages, le processus de connaissance d'un territoire, le cycle de la matière et le réemploi. Le festival est un moment de sensibilisation aux problématiques constructives et urbaines ainsi qu'un moment de partage et de questionnement sur les modes de vies contemporaines et la construction collective des espaces publics.

Le festival prend place sur un site choisi, différent d'une année à l'autre. Il peut s'agir d'une friche abandonnée, vouée à se transformer ou à disparaître. Le festival offre l'opportunité d'expertiser ce territoire. On l'arpente, on y teste des usages, des fonctions, et on en tire des conclusions. Des idées émergent et servent de support à de la prospective.

Le festival se veut manifeste d'une perspective de développement durable, en créant des systèmes le rendant économe en énergies et en réduisant son impact environnemental. Il est aussi l'occasion d'explorer les cycles de la matière et du projet et d'expérimenter leurs mises en œuvre. Lors de la préparation du festival, des recherches et des tests constructifs sont menés sur les matériaux proposés aux participants ou utilisés lors de la construction des infrastructures.

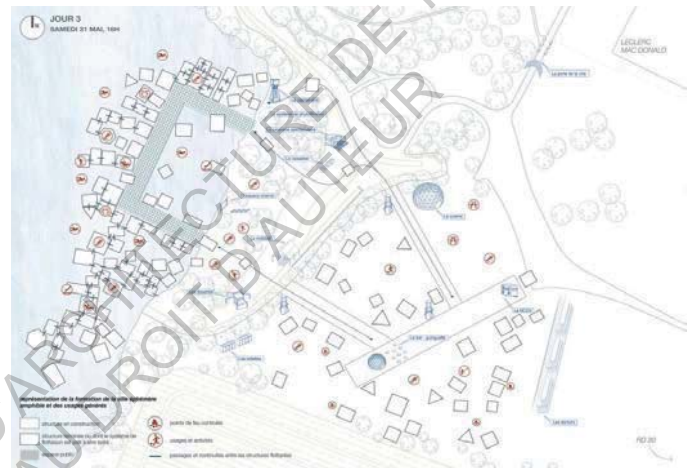
Chaque année un cycle de conférences est organisé en amont, donnant la parole à des spécialistes de la thématique. Un temps d'ouverture au public est également mis en place afin de transmettre et d'échanger sur le travail mené. Le festival devient alors un lieu de communication, de rencontres culturelles et d'échanges. Une programmation culturelle en lien avec la thématique et des enjeux territoriaux est également mise en place avec les associations locales et les partenaires.

La démarche est collaborative et se construit avec un grand nombre d'acteurs : étudiants, jeunes professionnels, spécialistes de la mobilité, acteurs du territoire, partenaires associatifs et pédagogiques...

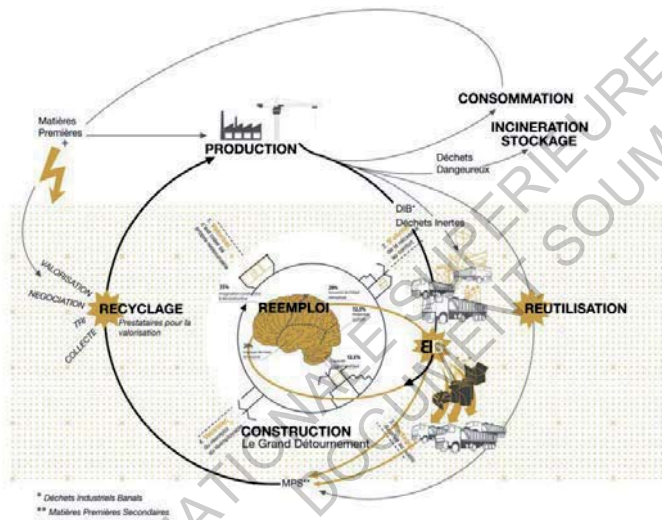


Greenwashing (construire avec le vivant), 2013 (cf. annexes).

Waterworld (l'architecture de l'eau), 2014 (cf. annexes).



Play Mobil (Mobilité dans l'espace métropolitain), 2015.



Superstock (chantier d'aménagement urbain), 2016.



III. CONCLUSION

La ville n'est pas quelque chose de figée, c'est un contexte, un lieu où l'éphémère prend tout son sens.

Comme le disait *Hans-Walter Müller* en 1970 :

« *L'homme est éphémère. Sa vie est éphémère. Ce qu'il fait doit-il durer ? L'architecture est le lien de sa vie, l'architecture doit mourir avec son utilisateur... »*

Extrait de Neuf (revue d'architecture).

La ville est cyclique, elle bouge, se transforme selon les époques. Comme on a pu le voir, cela a d'abord été une ville de mouvement, caractérisé comme ville nomade, où les modes de vie étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui, on permis aux hommes de conquérir de nouvelles terres et d'accroître leurs richesses. Cette société en mouvement, les oblige à planifier les villes, elles se structurent de façon rationnelle et formelle. On assiste à une préfiguration de la ville, en lui donnant un sens, un ordonnancement. Ceci dans le but de pratiquer la ville facilement, selon des codes stricts. La ville nomade, formelle, permettait également de la reproduire indéfiniment. Modèle favorisant la rapidité d'installation, de démolition et donc une rapidité de mouvement.

Cette idée de mouvement dans la ville, nous a amené à appréhender la notion de temporalité. La ville temporaire se basait sur un mode de vie et un environnement urbain éphémère par rapport au temps. La ville se vit en son instant présent, à travers des événements temporaires, qui sont d'ordre religieux, culturels...

Ces événements montrent qu'il est possible d'accueillir des flux de population très importants sur courte une période. Ici, la ville est spontanée, rien n'est planifié, la ville est informelle. Les environnements urbains se créent petit à petit, lorsqu'ils deviennent nécessaires, et disparaissent lorsqu'on en a plus le besoin.

Les transformations urbaines ont provoqué la mutation des villes. Les événements culturels, festifs qui se développent dans ces villes suivent eux aussi cette mutation et offrent une autre vision de la ville. Ces événements mettent en avant le lieu où ils s'installent, en figeant la ville momentanément et permettent ainsi aux individus de découvrir la ville différemment, sous un autre aspect.

La mutation, c'est aussi ce qui permet à une ville de se renouveler. Cherchant toujours à améliorer la ville, les hommes inventent les villes conceptuelles, où l'innovation devient une priorité. De nombreux collectifs et associations se lancent dans cette idée de réinventer la ville. Selon une thématique précise des concepts de villes sont créés, que ce soit sur l'eau, le vent, le sable...

Des villes éphémères voient le jour, elles s'imaginent, se pratiquent, afin d'en tirer des conséquences et des réponses.

Les villes éphémères ont donc toujours été remises en cause, elles ont su se renouveler à travers les époques. Cela ne veut pas dire qu'elles ne fonctionnaient pas, mais plutôt qu'elles cherchaient à s'améliorer. Les hommes cherchant constamment la ville parfaite. Les villes ont conservé leurs critères de modularité par le mouvement, de durée par la temporalité, et d'innovation à travers leur conception et planification.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV. OUVERTURE : UN FAUX AIR D'ÉPHÉMÈRE

Serpentine Gallery, Festival des Architectures Vives à Montpellier ou Expositions Universelles, que deviennent les structures éphémères construites dans un cadre événementiel ? Si l'époque est au recyclage et au réemploi, la pérennisation reste une alternative, mais qui peut dénaturer l'œuvre d'origine.

Jean-Philippe Hugron

L'architecture temporaire peut, dans la durée, faire particulièrement bonne figure. Cette structure de métal, haute de 300 mètres, érigée à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, destinée à ne rester que quelques années sur le Champ-de-Mars, est aujourd'hui, outre un exemple, une formidable piqûre de rappel. Ce qui devait disparaître continue joyeusement d'exister. Bien des constructions imaginées pour ne durer que le temps d'un événement ou d'une célébration peuvent trouver une seconde vie.

Il suffit pour cela d'observer le devenir des pavillons provisoires de la serpentine Gallery, au cœur de Londres. Chaque année depuis 2001, la commande du musée d'art contemporain de Kensington Gardens est réinventée par de nouvelles réalisations, toujours plus audacieuses. À l'origine de cette manifestation, un bel exercice de style : construire une structure temporaire dans Hyde Park. De Zaha Hadid à Toyo Ito, en passant par Oscar Niemeyer, Rem Koolhaas ou encore Jean Nouvel et BIG en 2016, les architectes de renom se succèdent pour concevoir un pavillon d'été destiné à familiariser le grand public avec l'architecture. À la fin de la saison, certains ont une seconde vie, bien loin de leur première adresse londonienne.

Ainsi, la structure imaginée en 2002 par Toyo Ito s'est retrouvée, au cœur du domaine de l'hôtel Beauvallon, transformée en restaurant face au golfe de Saint-Tropez. Le pavillon de Sou Fujimoto (2014) va, lui, être reconstruit à Tirana, en Albanie, au sein de la Galerie Nationale. Les exposants de la Serpentine Gallery ont intégré à leurs réalisations le principe d'une architecture démontable, transportable, qui peut être décontextualisable.

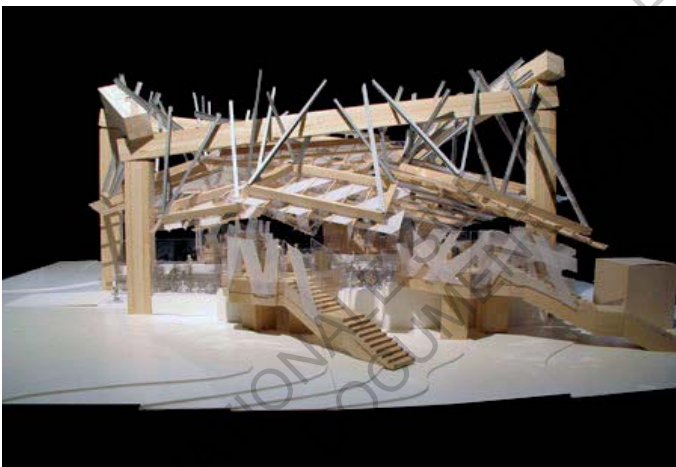
Exception dans ce palmarès, le pavillon de Frank Gehry (été 2008), transposé dans le sud de la France, au château La Coste. Celui-ci fut pensé dès l'origine tant pour le domaine viticole de Provence que pour les pelouses du parc londonien. En effet, l'architecture déconstructiviste, profitant d'un hasard de calendrier, travaillait pour le château La Coste au moment même où la Serpentine Gallery lui confiait la réalisation d'un pavillon. Une seule œuvre fut donc pensée pour deux sites résolument distincts, au point que d'aucuns pourrait ironiser et dire que la Serpentine exposa, à Londres, le pavillon du château La Coste. Plus que démontable et transposable, voilà aussi une architecture monnayable. La Serpentine Gallery est une affaire qui marche. Bien que le montant des transactions soit tenu secret, la vente d'un pavillon permet de couvrir environ 40 % des frais imputés à sa réalisation.

En France, le Festival des Architectures Vives, qui se tient en juin à Montpellier puis à la Grande Motte, présente, chaque année depuis 2006, des installations et des pavillons pour seulement quelques jours. Deux d'entre eux ont été conservés et reconstruits sur le parvis de l'école d'architecture de Montpellier. Un autre est toujours présenté dans le showroom d'un industriel partenaire de l'événement. « Bien souvent, ce sont les dispositifs juridiques qui ne permettent pas de pérenniser ces installations. Nous nous heurtons à des problématiques réglementaires, mais aussi à des questions de responsabilité civile », explique Élodie Nourrigat, architecte de l'agence NBJ et organisatrice du festival. Il en est de même pour la Serpentine Gallery. Bien des acquéreurs se heurtent aux règles et ne peuvent, faute d'autorisation, reconstruire leur belle folie.



Pavillon de Toyo Ito, lors de la Serpentine Gallery de 2002.

Pavillon de Sou Fujimoto, lors de la Serpentine Gallery de 2014.



Maquette du pavillon de Frank Gehry, pour la Serpentine Gallery de 2018, d'après le magazine dezeen.

Logo FAV (Festival des Architectures Vives).



Dès lors, il faut détruire et penser une manière de liquider l'éphémère sans bavure. Aussi, bien des installations présentées à Montpellier ou à la Grande Motte sont démontables. « Les cerceaux de l'une d'entre elles ont été donnés à une école ; des moulins à vent ont été distribués au public... et si rien de cela n'est possible, nous recyclons tout à l'atelier maquette de l'école d'architecture », dit Élodie Nourrigat.

Les Expositions Universelles offrent, elles aussi, une fois leurs portes fermées, l'étrange spectacle d'une démolition programmée. « Le Bureau international des expositions, fort de la mauvaise expérience de Séville, qui a conservé la presque totalité des constructions de l'Expo 92, voit d'un mauvais œil la préservation des pavillons. Aussi, il nous a été demandé que tout soit démontable. Le pavillon de la France à Shanghai a donc été pensé de la sorte ; nous avons même mis au point avec Jean Marc Weill, ingénieur, des pieux métalliques rétractables pour ne laisser dans le sol aucun massif de fondation », explique Jacques Ferrier, architecte représentant la France lors de l'Exposition Universelle de 2010. Cela dit, le succès de cette réalisation a incité les autorités chinoises à la conserver, comme quelques rares autres notamment le pavillon de l'Espagne. Aujourd'hui, l'édifice à l'élégante résille accueille un musée d'art privé, le M21, posant la question de l'adaptabilité de ces structures d'un point de vue programmatique. Dans le cas du M21, l'architecture imaginée par Jacques Ferrier permettait de libérer, via une exostructure, tous les plateaux de potentiels murs de refend et autorisait ainsi un large éventail d'évolutions possibles. De très légères modifications furent donc apportées et la grande cour centrale a été couverte. Enfin, quelques adaptations ont été réalisées par un architecte chinois. Le pavillon de l'Espagne conçu par EMBT a, quant à lui, été déshabillé, pour des questions de normes incendie, de ses spectaculaires façades en osier qui en faisaient pourtant tout l'intérêt.

À Milan, pavillon de la France imaginé par X-TU pour l'Exposition Universelle de 2015 a lui, été démonté. Entreposés dans un hangar, les 900 m³ de bois attendent de trouver preneur. « D'un point de vue technique, nous avons imaginé des solutions de démontabilité et remontabilité. En l'occurrence, pour la charpente, bois, nous avons opté pour une solution de fixations démontables et réutilisables. Nous avons construit pour l'Italie, mais nous avons également réfléchi à une relocalisation en France et avons dû, en conséquence, faire un projet qui s'adapte aux normes des deux pays, en somme, une double peine », expliquent Nicolas Desmazières et Anouk Legendre.

De Shanghai à Milan, de Londres à Montpellier, ces structures témoignent de l'étrange temporalité de l'éphémère. Quant à la durabilité, Rome et Palmyre, sans doute parmi les plus belles ruines, sont les témoignages qui permettent de relativiser la pérennité de l'œuvre construite et peuvent laisser penser qu'*in fine*, en architecture, tout est éphémère.



Vue aérienne de l'Exposition Universelle de Séville, en 1992, d'après le blog « Le Mog », de Laurent ANTOINE

Pavillon de la France, lors de l'Exposition Universelle de 2010 à Shangai, par Jacques Ferrier. Aujourd'hui musée d'art privé (M21).



Pavillon de l'Espagne pour l'Exposition Universelle de 2010 à Shangai, EMBT, photographie, vincent-fillon.fr.

Pavillon de la France pour l'Exposition Universelle de 2015 à Milan, par X-TU.



V. ANNEXES

CATHÉDRALE D'EAU_RAUMLABOR_FONTAIN HOUSE, MONTRÉAL, CANADA, 2014

Le collectif allemand Raumlabor défend, depuis sa création à Berlin en 1999, des opérations de revitalisation urbaine déterminées par les échanges entre les usagers ainsi qu'une architecture participative, mobile et modulable, en relation directe avec l'espace public. Dans le cadre de la Biennale de Montréal réunissant entre octobre 2014 et janvier 2015 artistes et chercheurs autour du thème « L'avenir », Marcus Bader, l'un des six fondateurs du groupe, a proposé au Goethe-Institut la construction d'une fontaine éphémère visant à sensibiliser le public à un « bien public négligé » et gratuit à Montréal : l'eau distribuée par la ville. Située à l'angle des rues Sainte Catherine et Clark, la structure en bois ronde était ponctuée d'une douzaine d'arcades et surplombée d'un toit-terrasse offrant une vue à 360° sur la ville. Ses parois extérieures recouvertes d'une fine couche de terre étaient parsemées de végétaux et d'un champignon ayant germé pendant 60 jours jusqu'à l'ouverture de la Biennale le 27 octobre 2014. Depuis le centre du toit, une fontaine laissait s'écouler un filet d'eau réceptionné par un bac auquel les passants pouvaient se désaltérer. Une redécouverte ludique d'infrastructures publiques.

La façade plantée de 200 M2 est alimentée par la brume qui s'échappe des parois. Végétaux et champignons ont ainsi progressivement colonisé l'installation.

Maîtrise d'œuvre : Raumlabor Berlin (Markus Bader avec Claire Mothais, Lilli Unger, Winnie Westerlund).

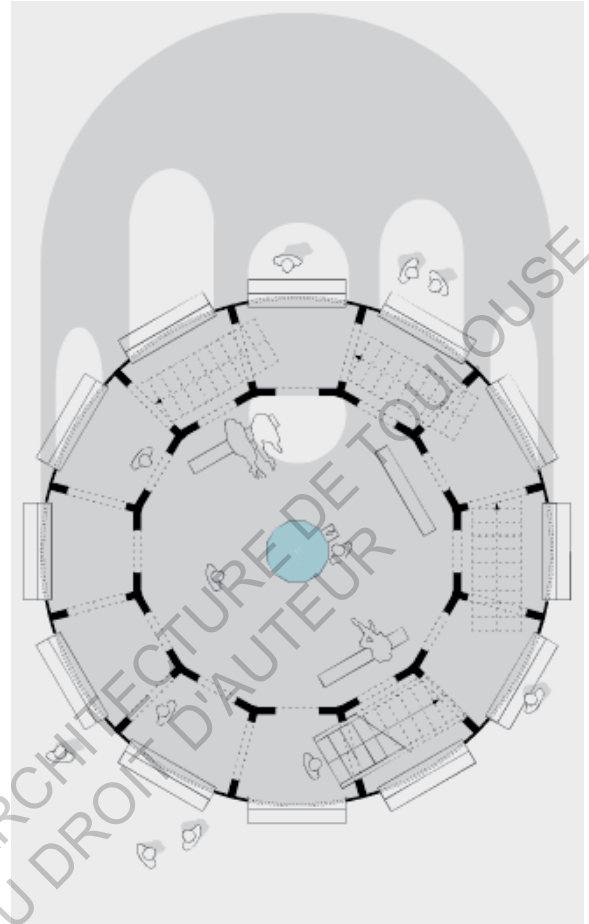
Maîtrise d'ouvrage : Goethe-Institut Montréal, Quartier des Spectacles, La Biennale de Montréal.

Surface du pavillon : 200 m2.

Calendrier : installation du 27 août au 27 octobre 2014.

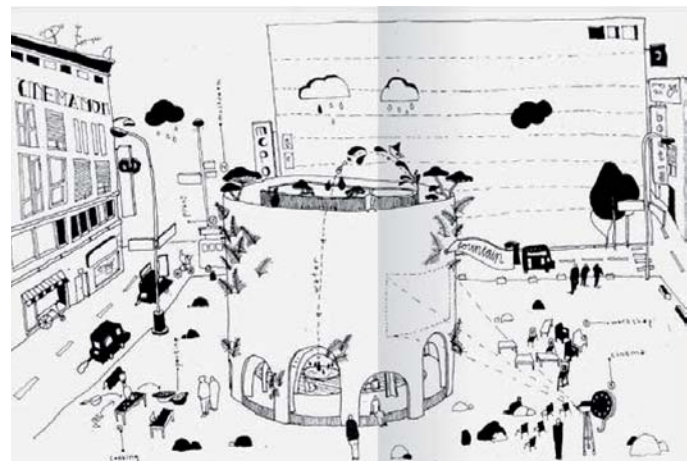


Comme son nom l'indique, la « Fountain House » est un espace public dédié à l'eau potable, qui est distribuée gratuitement à Montréal. Un ben commun trop souvent oublié de ses habitants.



La surface au sol de 86,5 m² comporte un bassin central de 1,3 m de diamètre et une couronne divisée en douze sections (pour les douze arches extérieures) intégrant l'escalier circulaire.

La structure a été construite en deux semaines sur place à l'aide d'éléments préfabriqués en bois. L'escalier circulaire permet l'accès à une terrasse en toiture.



SCÈNE ÉCARLATE_HAWORTH TOMPKINS_THE SHED, LONDRES, ROYAUME-UNI, 2013

Sur la rive sud de la Tamise, l'architecture brutaliste du National Theatre s'impose depuis 1976 dans le paysage urbain londonien. En 2013, c'est aux architectes en charge de sa rénovation (l'agence britannique Haworth Tompkins) que fut confiée la construction d'un volume destiné à remplacer temporairement l'une de ses quatre salles. Baptisé « The Shed » (l'abri), il devait être utilisé le temps d'une année. Il ne sera finalement démonté que trois ans plus tard, en mai 2016.

Installé sur le parvis du théâtre, ce monolithe opaque flanqué de quatre cheminées dialogue avec deux cages de scène saillantes du National Theatre. D'un rouge écarlate, son bardage de bois brut fait écho au béton banché qui l'entoure. Accessible depuis l'intérieur du théâtre par l'un de ses foyers, il abrite un auditorium de 555 places disposées autour d'une scène carrée. Réalisé en collaboration avec des conseillers scéniques de Charcoalblue, il est constitué d'acier et de contreplaqué, équipé de sièges de seconde main et ventilé naturellement grâce à ses cheminées. Sa configuration offre une proximité inédite entre le public et la scène, recentrant l'attention sur le jeu de l'acteur. La programmation doit s'y adapter pour revenir à l'essence même de la discipline.

Face à une architecture des plus pérennes, dont le chantier aura duré treize ans, The Shed prend le contre-pied, proposant pour une durée limitée, un bâtiment événement monté en quelques mois qui fait le lien entre un théâtre académique et une nouvelle génération d'artistes. Avec cette salle éphémère, le National Theatre s'est en effet ouvert à de jeunes compagnies pour participer, loin des sentiers battus, à la construction du théâtre de demain, ce qui lui a permis d'attirer de nouveaux publics.

Maîtrise d'œuvre : Haworth Tompkins, Charcoalblue (consultants scénique).

Maîtrise d'ouvrage : National Theatre of London.

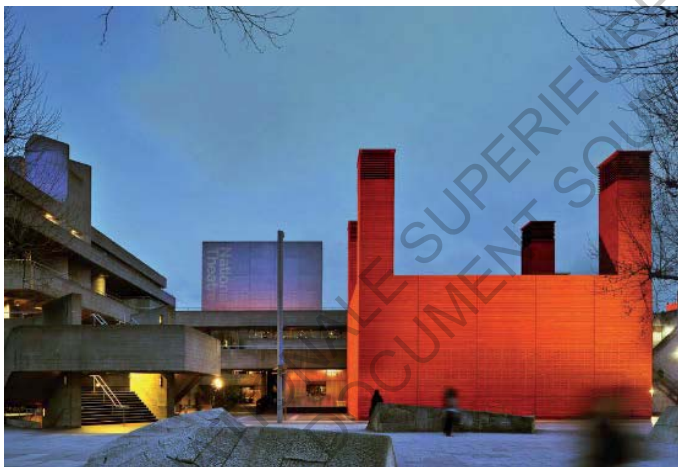
Surface du pavillon : 628 m².

Calendrier : 2013-2016.



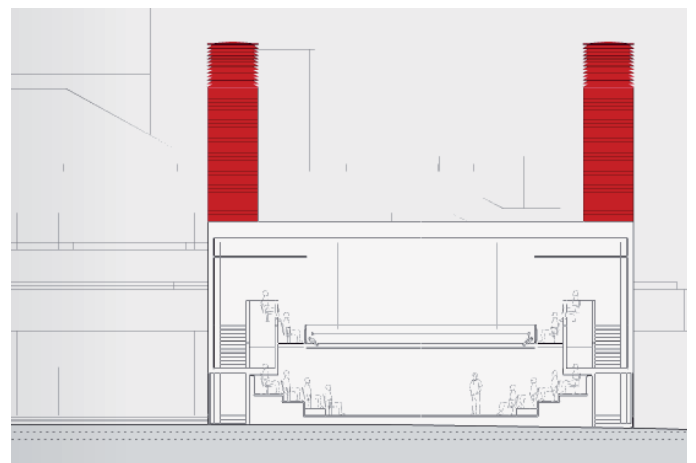
Accessible depuis l'intérieur du National Theatre de Londres, *The Shed* est une structure temporaire, bâtie en 2013, qui accueille 225 spectateurs installés autour d'une scène carrée.

Élévation longitudinale. Les tours du Shed complètent, selon les architectes, « l'audacieuse géométrie » du National Theatre.



Vu de nuit, le bardage en bois écarlate de l'extension accentue « sa présence énigmatique ».

Coupe. La configuration des sièges autour de la scène carrée offre une proximité inédite entre le public et la scène, recentrant l'attention sur le jeu de l'acteur.



VAGUE SOLIDAIRE_ THE SCARCITY AND CREATIVITY STUDIO, ÉCOLE D'ARCHITECTURE ET DE DESIGN D'OSLO_ THE WAVE (LA OLA), VALPARAISO, CHILI, 2015

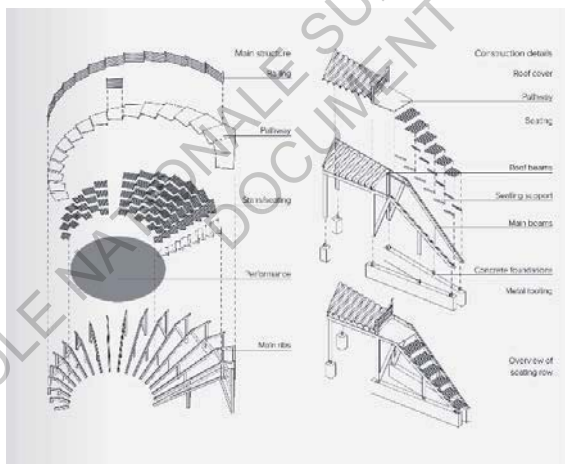
Comment organiser la résistance au « capitalisme sauvage » qui mine l'économie sud américaine ? Au Chili, le déséquilibre entre riches et pauvres, qui ne cesse de s'accroître, pousse les opposants au système néolibéral à s'organiser. Ainsi, le collectif chilien Sitio Eriazo, créé en 2012 par d'anciens étudiants en art, architecture et théâtre, s'est érigé en force d'opposition. Ses membres sont choisis de récupérer le patrimoine urbain abandonné de Valparaíso, ville inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco en 2003, pour l'offrir à la population la plus défavorisée. Leur dernier projet en date : The Wave (la Ola), un espace culturel et populaire à ciel ouvert, livré en 2015 par l'atelier de l'école d'architecture et de design d'Oslo appelé The Scarcity and Creativity Studio (SCS). Sur un site désaffecté d'environ 450 m, dans le centre-ville, coexistent aujourd'hui un amphithéâtre en bois, des ateliers dédiés à l'artisanat et un potager, tous construits avec des matériaux de récupération. « En recyclant les déchets produits par la société, le collectif génère des outils de résistance », explique Christian Hermansen Cordua, professeur au sein du studio SCS, invité par Sitio Eriazo à mettre en œuvre ce projet. Une initiative culturelle et éducative manifeste imaginée à la suite du Printemps chilien, mouvement étudiant lancé en mai 2011 qui a réveillé l'intérêt de nombreux acteurs non politisés.

Maitrise d'œuvre : The Scarcity and Creativity Studio (SCS), atelier de l'école d'architecture et de design d'Oslo, Norvège.

Maitrise d'ouvrage : Collectif Sitio Eriazo.

Surface du pavillon : 450 m².

Calendrier : acquisition du terrain en 2014, livraison en novembre 2015.



Axonométrie montrant la structure en bois du projet ainsi qu'un détail constructif qui illustre l'assemblage des éléments : fondations en béton, poutres en assises en bois, couverture.

Les 16 étudiants et deux professeurs du Scarcity and Creativity Studio (École d'architecture et de design d'Oslo) ont travaillé pendant un mois à la construction de ce projet. La structure devrait être démontée en 2020.

HABITER LE MUR_MALKA ARCHITECTURE_BOW-HOUSE, HEERLEN, PAYS-BAS, 2014

Sur une place publique de la ville d'Heerlen aux Pays-Bas, l'architecte et artiste urbain Stéphane Malka a profité d'un mur pignon délaissé pour faire proliférer l'une de ses structures « parasites ». Installée en 24 heures sans réel plan d'exécution, dans le cadre du Festival Cultura Nova, la Bow-House a été démontée un an plus tard. Elle s'inspire d'une étude réalisée par l'agence pour un client privé à Paris, présentée parmi d'autres « micro-architectures de survie destinées au combat rapproché » dans l'ouvrage *Le Petit Pari(s)*, paru en 2014 aux éditions Courtes et Longues.

Cette maison ouverte aux quatre vents offre, au sommet d'une échelle, un petit salon, une chambre et une terrasse répartis sur trois niveaux. Leur façade est constituée d'un assemblage de portes et de fenêtres récupérées, montées sur une structure bois. L'ensemble repose sur un échafaudage épousant l'angle aveugle des constructions voisines en brique rouge. En l'absence volontaire de porte d'entrée, ce lieu est accessible à tous. Et même s'il s'agit d'un espace public, le passant est ici invité à se l'approprier temporairement, illustrant ainsi les capacités d'hébergement de la ville.

Dans la « guérilla architecturale » que mène Stéphane Malka depuis son passé de graffeur, cette construction fait partie des alternatives qu'il propose pour investir les interstices de la ville. Coloniser les dents creuses, épaissir les murs pignons, occuper les toits, habiter les ponts, ses projets s'intéressent aux qualités urbaines du vide pour rendre la ville à tous ses habitants. Si cette densification s'appuie le plus souvent sur des structures existantes, elle fait aussi appel à des matériaux recyclés. Une architecture éphémère et instinctive.

Maîtrise d'œuvre : Malka Architecture.

Maîtrise d'ouvrage : Cultura Nova-City LIV.

Surface du pavillon : NC.

Calendrier : 2014.



Les baies sont assemblées et remontées en un patchwork aléatoire de formes, teintes de verre et typologies : ouvrants à l'anglaise ou à la française, fenêtres coulissantes ou pivotantes, en jalousie ou en accordéon.

ÉGLISE DE PAPIER_SHIGERU BAN ARCHITECTS + WARREN AND MAHONEY_CATHÉDRALE DE CARTON, CHRISTCHURCH, NOUVELLE-ZÉLANDE, 2013

En 2011, en Nouvelle-Zélande, un séisme de magnitude 6,3 détruit un tiers de Christchurch, la deuxième ville du pays, fait 180 morts et des centaines de blessés. La cathédrale anglicane, qui datait de 1864, est à reconstruire. Dans l'urgence, une structure prévue pour durer cinquante ans est commandée à l'architecte Shigeru Ban. Construite sur un terrain du centre-ville appartenant au diocèse, la Cathédrale de carton ouvre ses portes en août 2013, après un an de chantier. D'une capacité de 700 personnes, elle est destinée à recevoir les paroissiens, mais peut aussi accueillir d'autres types d'événements tels que des concerts ou des expositions.

Sa forme en A de 21 mètres de hauteur se compose de 98 tubes de cartons identiques reposant sur 8 conteneurs en acier de 6 mètres de long. Chaque tube, d'un diamètre de 60 cm, est enduit de polyuréthane puis ignifugé. Initialement prévus pour être structurels, ils se sont révélés impossibles à produire dans l'épaisseur adéquate par les entreprises de la région. Plutôt que de les importer, il est alors décidé de les renforcer de poutres en bois lamellé-collé local, équipées à leurs extrémités de platines en acier. Espacés de façon à laisser entrer la lumière naturelle, les cylindres sont coiffés par une toiture de polycarbonate translucide. Sur la façade principale, la rosace est revisitée en une mosaïque colorée de 49 panneaux triangulaire de verre imprimé, dont les images proviennent des vitraux de l'ancienne cathédrale. L'ensemble, installé sur une dalle de béton, dépasse de 30% les exigences des normes antisismiques en vigueur en Nouvelle-Zélande.

Plus de cinq ans après le tremblement de terre, le projet de reconstruction de la cathédrale est encore en pourparlers. Mais l'église temporaire, malgré des infiltrations en toiture entraînant le remplacement de certaines sections de carton, fait l'unanimité au sein de la population. Symbole de la mémoire du séisme, la cathédrale historique, toujours en ruine au centre de Christchurch, offre un contrepoint à cette cathédrale de carton.

Maîtrise d'œuvre : Shigeru Ban Architects (architecte mandataire), Warren and Mahoney (architectes associés).

Maîtrise d'ouvrage : Diocèse anglican de Christchurch.

Surface du pavillon : 770 m².

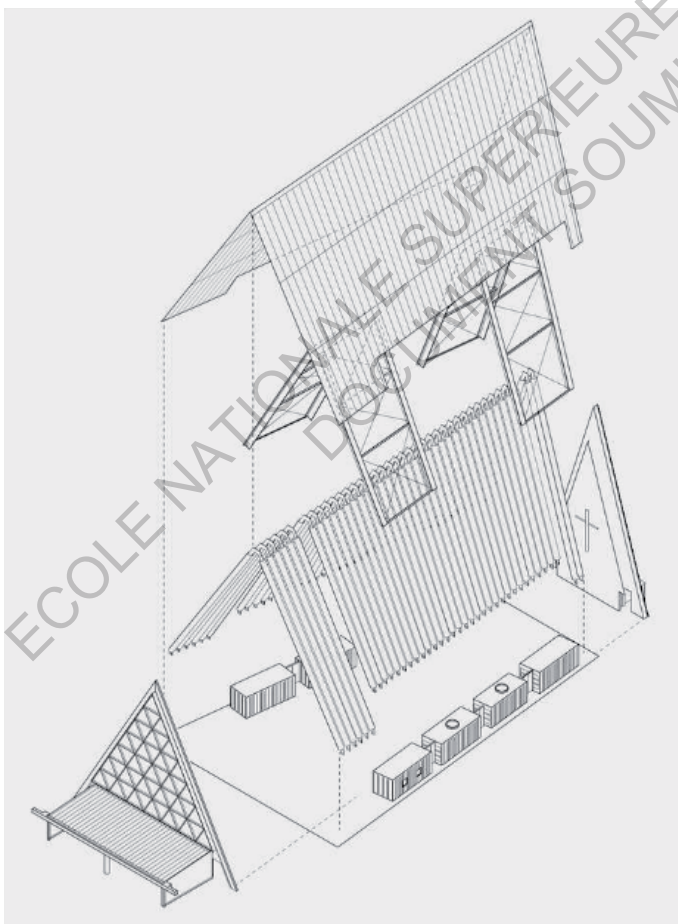
Calendrier : 2013.



Élevée en un mois, la cathédrale de carton mesure 21 mètres de haut et compte 98 tubes de carton de 60 cm de diamètre.



Axonométrie éclatée du projet montrant les différentes strates de construction : la membrane extérieure, composée de polycarbonate, repose sur une structure en tubes en carton (de 600 mm de diamètre) avec, à sa base, une série de huit containers maritimes.



STRUCTURES SOLIDAIRES_A.GOR.A (ALBERT COMPANY OLMO, JAN GLASMEIER ET LINE RAMSTAD)_DORTOIRS ET SALLES DE CLASSE, MAE SOT, THAÏLANDE, 2012 ET 2014

Depuis sa création en 1989, l'organisation Mae Tao Clinic (MTC) milite pour l'accès aux soins et à l'éducation des populations migrantes en provenance de Birmanie et de territoires limitrophes. Implantée dans la ville de Mae Sot à moins de 10 kilomètres de la frontière birmane, la MTC, financée à 60 % par des fondations internationales, accueille une partie de ces réfugiés. Pour remplir sa mission (construction d'une clinique, d'une école et d'un centre de formation), elle s'est adjoint le savoir-faire de l'agence a.gor.a (Albert Company Olmo, Jan Glasmeier et Line Ramstad). Fondée en 2012 à Mae Sot, celle-ci se décrit comme un « groupe d'architectes à but non lucratif qui se concentre sur la conception de structures à faible coût destinées aux populations migrantes qui se situent à la frontière ».

En 2012, pour le Children's Development Center (CDC), un centre de formation accueillant plus d'un millions de réfugiés sous la tutelle de la Mae Tao Clinic, a.gor.a a réalisé quatre dortoirs temporaires en bambou et en bois recyclé. La pratique est de plus en plus répandue, le prix du bois ayant augmenté de 300 % depuis quelques années, parallèlement à l'intensification du phénomène de déforestation. Provenant d'anciens bâtiments de la ville, que les équipes de démolition prennent soin de détailler et de mettre de côté, le bois réemployé pourra être proposé à 80 % de son prix initial lors du démontage de la structure. Moins pérennes, le bambou et le chaume utilisés pour les murs, le toit et le sol, sont néanmoins une ressource abondante et peu onéreuse.

En 2014, a.gor.a met de nouveau à profit ces matériaux locaux et recyclables pour réaliser deux salles de classe provisoires, toujours pour le CDC, en attendant la réfection de l'école principale. Ici, sur une mince dalle de béton, les poteaux en bois d'eucalyptus et le toit de chaume viennent habiller une ossature en acier profilé. Pour ce projet, les architectes se sont entourés de jeunes diplômés de Science and Technology Training Center de Mae Sot. Créé en 2008, l'établissement forme des étudiants des communautés birmanes immigrées, issus des camps de réfugiés en Thaïlande, aux métiers de l'ingénierie. Une architecture pour et par les réfugiés.

Programme : 4 dortoirs temporaires de 25 lits chacun et deux salles de classe temporaires de 36 places chacune.

Maitrise d'œuvre : a.gor.a architects (Albert Company Olmo, Jan Glasmeler, Line Ramstad).

Maitrise d'ouvrage : Mae Tao Clinic + ambassade du Luxembourg à Bangkok (dortoirs).

Construction : Gyaw Gyaw (dortoirs), Ironwood et STTC Science and Technology Training Center (salles de classe).

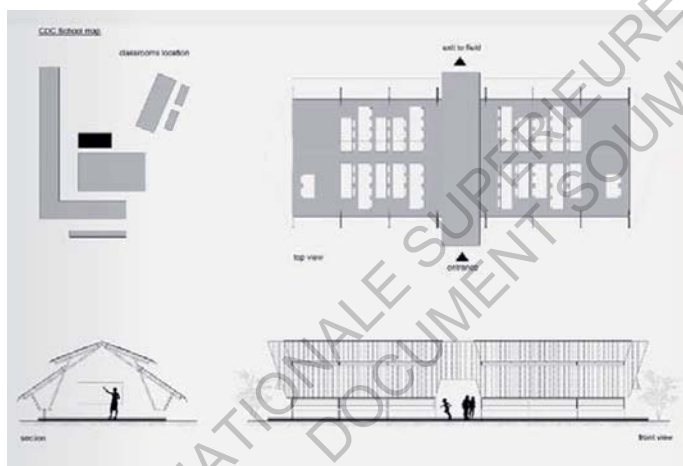
Surface du pavillon : 72 m² par dortoir ; 140 m² au total pour deux salles de classe.

Calendrier : avril 2012-janvier 2013 (dortoirs) ; août 2014 (salles de classe).



Entièrement démontable et recyclable, l'école temporaire a été mise sur pied en à peine trois semaines. La mince dalle de béton, coulée pour l'occasion, servira plus tard de local à vélos. La structure en acier pourra être stockée pour un usage futur.

Dessins de l'école temporaire. Face à la précarité des locaux d'origine, la moitié de l'école a dû être évacuée. Les deux installations temporaires d'a.gor.a viennent compléter la location de 10 salles, permettant à quelque millier d'élèves de poursuivre leur formation.



L'ossature métallique a été mise au point avec Ironwood, une organisation locale établie à Mae Sot depuis 2010 qui dispense des formations en ingénierie du bâtiment.

Montés en 4 semaines, les dortoirs sont composés de bois de teck recyclé, de bambou et de chaume. Le montage de la salle de classe temporaire a été mené en 3 semaines. Le toit de chaume, élément caractéristique de l'architecture traditionnelle thaïlandaise, est posé sur poteaux d'eucalyptus, soutenus par la structure en fer.



LA VILLE PALETTE

La Ville Palette marque un tournant dans l'organisation du festival Bellastock : Pour la 1^e année, la question du cycle de la matière a une place centrale. Par ailleurs, l'événement devient inter-écoles et pluridisciplinaire.

Une question centrale guide cette édition : comment au delà de l'aspect pédagogique de la construction, et de l'aspect artistique de la conception, le projet peut-il être un terrain d'expérimentation pour l'architecture d'urgence ? Une nouvelle donnée est donc intégrée, celle de construire avec peu de moyens économiques mais pour le plus grand nombre de personnes et rapidement. La réponse est trouvée dans le choix du matériau. Du 6 au 8 Juin 2009 à Issoudun (Indre) 350 participants construisent et vivent dans une ville éphémère en palettes.

THE SANDY SHOP

Du 21 au 24 mai 2010 à Carrières-sous-Poissy (Yvelines), 600 participants ont conçu, construit et habité une ville éphémère en sac de sables. Le matériau principal, le sable est directement extrait du site du festival : la sablière GSM Italcementi. La ville éphémère émerge donc directement de son sol.

CONSTRUIRE AVEC LE SOL :

The Sandy Shop questionne l'usage du sol comme premier matériau de construction. Il s'agit de sensibiliser les futurs architectes et le grand public à cette technique constructive apparue et utilisée lors de situations d'urgence. Le principe constructif en sacs de sables est inspiré par le travail de l'architecte Nader Khalili. Son projet « Super Adobe » consiste en la construction d'habitats d'urgences à partir de la matière environnante : la terre. Celle-ci, est réunie dans des sacs empilés afin de construire un dôme. Cette technique de construction économique et rapide cherche à affirmer le lien possible entre l'architecture et le site.

LA VILLE EN UN SOUFFLE

Du 13 au 16 mai 2011, La ville de Bruyère-sur-Oise a accueilli une ville éphémère gonflable créée par 1300 participants. Avec cette architecture « d'air et de textile », les habitats sont liés grâce à un souffle unique. L'enjeu du projet est de concevoir un objet architectural capable de s'intégrer à La Ville en un Souffle et qui peut par la suite devenir autonome et nomade.

C'est dans l'interconnexion des projets que la ville éphémère se révèle. Pour les participants, il s'agit de concevoir un objet architectural capable de s'intégrer à la Ville en un Souffle et qui peut devenir autonome et nomade. Pour cela, l'événement a été divisé en plusieurs temps : d'une part la construction à partir de pvc et de scotch double face, d'autre part la transhumance et l'interconnexion des structures entre elles grâce à des cerceaux. La ville gonflable prend sens dès lors que les structures interconnectées se tendent sous l'effet de la pression. Cette mise en réseau demande un effort collectif de projection mentale pour évaluer la place de son volume vis-à-vis des autres. Les projets sont connectés les uns aux autres pour former une architecture urbaine dont la survie dépend d'une unique source d'air soufflée.

En amont du festival des infrastructures d'accueil ont été réalisés lors de workshops organisés dans les différentes écoles partenaires avec pour objectif d'explorer des principes écologiques expérimentaux et d'inventer de nouvelles réponses à des usages/ besoin quotidiens.

Chefs de projet : Antoine Aubinais, Grégoire Saurel, Baptiste Furic



GREEN WASHING

L'édition 2013, du festival Bellastock s'intéresse aux contraintes et aux opportunités de l'utilisation du végétal en architecture. Il a lieu du 18 au 20 mai 2013 à Maisse dans le département de l'Essone. 1000 participants ont conçu, construit avec le vivant et habités une ville éphémère. Celle-ci est devenue un paysage collectif grâce à un travail sur la temporalité : le temps de l'architecture, le temps d'un événement. Comment faire cohabiter un festival de construction de trois jours, avec le temps nécessaire à la croissance du végétal ?

CONSTRUIRE AVEC LE VIVANT

L'écologie ne doit pas être un argument de vente mais une nécessité, une démarche collective. C'est pourquoi, Bellastock 2013 veut réveiller les consciences sur ces aspects fondamentaux que sont la richesse de la terre et la préservation de notre environnement. Ces dernières années, les projets de tours végétales se multiplient chez les architectes : couvertes de verdure, équipées de serres, terrasses aquatiques, cascades et autres installations pseudo-naturelles. Ce mouvement (cette mode?) a le mérite de poser la question du bilan énergétique des villes de demain. Toutefois, le geste de verdir, ce greenwashing architectural, relève d'avantage de la communication et de l'image que d'une réelle volonté de "collaborer avec la terre" ou simplement de ressusciter la nature en ville. Le festival Greenwashing s'inscrit ainsi dans une recherche globale sur les liens entre le bâti et le végétal mais également sur l'une de ses manifestations économiques, sociales et culturelles : l'agriculture urbaine.

LA VILLE VÉGÉTALE

Pour cette édition le choix est fait d'une architecture vivante, capable d'accueillir la nature et en dialogue constant avec le paysage. Il s'agit bien de "collaborer avec la terre" comme le dit Marguerite Yourcenar. On s'éloigne donc du clinquant de l'architecture moderne et de la haute technologie pour s'inspirer du primitif, sans besoin de verdissement. En amont, un travail d'aménagement est effectué en partenariat avec des paysagistes de l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. Afin de permettre la pousse des plantes après le festival et de construire une ville éphémère adaptée et respectueuse de son environnement, certains espaces sont protégés du piétinement par des cheminements en palettes. Les 40km linéaires de tiges de châtaignier destinés à la construction des structures sont répartis par ballot avant l'arrivée des participants afin de contrôler l'implantation des structures. Ceux-ci ont pu expérimenter différentes techniques constructives : grilles, arcs, linéaires... et improviser des lieux et des activités publics comme un terrain de volley-ball ou un stand de tir à l'arc, sous le regard de 600 curieux venus visiter la ville éphémère lors de la journée d'ouverture au public.

Greenwashing travail simultanément sur l'habitat, le mode de vie et la temporalité. Ainsi, la dernière journée fut dédiée à la mutation de la ville éphémère en un jardin expérimental. Les participants ont planté près de 100 essences de végétaux : pieds de saule, herbes aromatiques, légumes ou différentes fleurs, aux pieds de leurs structures.

Chefs de projet : Antoine Aubinais et Camille Lemeunier



WATERWORLD

L'édition 2014 du festival Bellastock s'intéresse au rapport entre l'architecture et l'eau. En l'espace de 4 jours, 800 participants (étudiants et jeunes professionnels des métiers de la création et de l'aménagement) ont conçus, construits à l'échelle 1:1 et habités 160 structures créant une ville éphémère amphibie (flottante le jour et terrestre la nuit). 1500 visiteurs ont été accueillis lors de la journée d'ouverture au public. Waterworld est un projet culturel qui associe créations architecturales, événement artistique et pédagogique ainsi qu'une recherche sur la problématique écologique contemporaine du rapport à l'eau. Il est pensé en deux temps avec l'organisation de deux festivals d'architecture expérimentale en France (24 mai au 1er Juin 2014) et en Chine (18 au 21 septembre 2014).

L'ARCHITECTURE ET L'EAU

L'eau est un élément symbolique porteur de poésie, de spiritualité et source de toute vie. Elle a été en tout temps le vecteur du développement de nos civilisations. C'est également une problématique solidement ancrée dans la production architecturale contemporaine. L'architecture est née du besoin de se mettre « hors d'eau », c'est-à-dire de se protéger de cet élément comme nuisance pour l'être humain. Dans le même temps, vivre sur l'eau est un rêve pour beaucoup d'hommes. Image de marque, étendard de projets actuels souvent futuristes qui prônent de « vivre le rêve », l'eau peut-être tout considéré comme une ressource, une matière ou un risque. Le projet Waterworld est l'occasion de s'interroger sur ces questions tant du point de vue de l'urbanisme, de l'architecture que du traitement des eaux.

LA VILLE AMPHIBIE

Des infrastructures d'accueil et de vie collective ont été installées auparavant sur place pour offrir aux participants le cadre idéal pour leurs constructions. Répartis en différents pôles de projet, les bénévoles ont donc dessiné puis conçu les premiers constituants de la ville éphémère, imaginés comme des prototypes à développer et à réutiliser (dortoirs, capitainerie, vaisselier, poubelles...). Un travail sur la gestion des eaux usées du festival a été mis en place tout particulièrement cette année.

Tasseaux, chevrons, palettes et cubes «eco-system» Marine Floor ont été équitablement distribués aux participants au début du festival afin qu'ils puissent construire leurs habitats amphibie. Ces matériaux sont par la suite retourner dans leur cycle industriel, ou été réutilisés dans le cadre des de Actlab et du festival Pimp My Descartes. Les structures, à la fois flottantes et terrestres, flexibles et évolutives, ont été pensées sous forme d'assemblage de différents modules. Chaque jour, l'abri sur terre était ainsi déplacé pour devenir une plateforme sur l'eau. Cette année, la mise en oeuvre du scénario s'est concentrée au niveau de la rive, à la transition entre terre et eau. La disposition des pontons, évolutive jour par jour, a ainsi permis d'influencer la spatialité de la ville éphémère



VI. BIBLIOGRAPHIE

- *Revue CREE Architectures n°376* de Juin-Juillet 2016 : Résistances.
- *Dictionnaire des Antiquité Romaines et Grecques*, par Anthony Rich.
- *Civilisation urbaine ou barbarie*, Roland Castro, édition Plon, 1994.
- *edgard.attias.free.fr/smalah*
- *Les prisonniers de la smala d'Abd el-Kader*, par Yacono Xavier, Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°15-16, 1973. Mélanges Le Tourneau. II. pp. 415-434.
- *Villes éphémères : quelques exemples syriens*, par Sartre Maurice, Capitales éphémères. Des Capitales de cités perdent leur statut dans l'Antiquité tardive, Actes du colloque Tours 6-8 mars 2003. Tours : Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2004. pp. 311-316. (Supplément à la Revue archéologique du centre de la France, 25).
- *Revue l'Architecture Aujourd'hui (AA 413)* Juillet 2016 Ref : DIG-413 LA VILLE TEMPORAIRE.
- *Magazine « Esquisse » (vol. 23)*, Printemps 2012 _ Architecture éphémère, la vie devant soi.
- *Sociétés, éphémère dans les villes proposition pour une rénovation symbolique de l'espace urbain*, par Tania Pitta, éditin DE Boeck Supérieur, 2001.
- *La « Jungle » de Calais*, LE MONDE, par Maryline Baumard, octobre 2015.
- *RITO Y FIESTA : una aproximación a la arquitectura efímera sevillana* (Segunda edición) José María Gentil Baldrich y Ana Yanguas Álvarez de Toledo, directores. Sevilla 2006.
- *Ephemeral Architecture : 1000 Ideas by 100 Architects*, par Alex Sanchez Vidiella, édition Promopress.
- *Temporary – Architecture now*, par Philip Jordidio, édition Taschen.
- *Hommage éphémère de Shigeru Ban à Cezanne*, dans Le Moniteur (20/07/2006), par Defawe Philippe.

- *Les objets singuliers*, Jean Baudrillard – Jean Nouvel, Architecture et philosophie, Calmann-Lévy, 2000.
- *Les langages de la ville*, B. Lamizet et P. Sanson, collection eupalinos, édition Parenthèse, 1997.
- *Le lieu, la scène, la salle, la ville*, Marcel Freydefont, Etude Théâtrale, Université catholique de Louvain, 1997.
- *La forme d'une ville*, Julien GRACQ, édition José CORTI, 1985.
- *Le pop art (Cedric Price)*, centre George Pompidou.
- *Architecture événement / Architecture éphémère*, Collection Frac Centre.
- *Burning Man*, LE MONDE, octobre 2002.
- *Nuit blanche*, P. BOUVIER, LE MONDE, octobre 2002.
- www.bellastock.com/category/ville-ephemere/
- www.serpentinegalleries.org/

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :

	OUI	NON
Consultation sur place		
Impression		
Diffusion Intranet		
Diffusion Internet		
Exposition		
Publication non commerciale		